

D^r HUBERT BENOIT

*de la
réalisation
intérieure*

2^e édition augmentée

LE COURRIER DU LIVRE

Hubert BENOIT

DE LA
RÉALISATION
INTERIEURE

Le Courrier du Livre

DU MEME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Métaphysique et psychanalyse (épuisé)

De l'amour ; psychologie de la vie affective et sexuelle

La Doctrine suprême selon la pensée zen

Lâcher prise

Traduction :

Le Non-mental selon la pensée zen, par D. T. Suzuki

Hubert BENOIT
DE LA RÉALISATION INTERIEURE
Le Courrier du Livre
21, rue de Seine, 75006 Paris

ISBN 2-7029-0080-1

© Le Courrier du Livre, 1979

TABLE DES MATIERES

Introduction

Première partie

Aperçus métaphysiques

Validité de notre intellect dans le domaine métaphysique

Le Domaine nouménal

Le Principe créateur

Nature de Dieu

Deuxième partie : Phénoménologie cosmique et humaine

Les Phénomènes sont-ils réels ?

Pourquoi Dieu se manifeste-t-il ?

Les Deux envisagements du Cosmos

Genèse de la Création

La Dualité Purusha-Prakriti

L'In-différence divine

La Loi d'interconditionnement

Le Conditionnement total de l'être humain

La Mission du Dèmiurge

Dieu et l'homme

Troisième partie : Agonie et mort de l'égotisme humain

Critique des procédés systématiques

Compréhension intellectuelle théorique et Connaissance vécue

La Mort-pour-renâître

Quatrième partie

La Recherche du bonheur

Dualité et dualisme ; possibilité de l'humilité parfaite

Le Bien et le mal

Conditionnement de la réalisation

Comment obtenir la diminution progressive de l'orgueil

INTRODUCTION

Le sujet essentiel de ce livre est la condition de l'homme, la possibilité de sa transformation métaphysique, et ce qui préside à celle-ci.

On pourrait donc s'étonner de trouver, dès l'abord, des vues sur la cosmogénèse, vues inspirées de la Métaphysique Traditionnelle. Pourtant l'homme fait partie du Cosmos et partage sa genèse. Or la connaissance de celle-ci — on le verra par la suite — projette, sur le fonctionnement de l'être humain, des lumières fort inattendues et paradoxales (c'est-à-dire contraires aux opinions courantes).

Ce qui nous intéresse avant tout — tels que nous sommes — est ce qui concerne notre personne et, en particulier, ce qui peut nous délivrer du douloureux esclavage que nous subissons.

J'espère donc que vous ne vous laisserez pas décourager par la pure abstraction métaphysique qui commence ce livre puisque cette abstraction est nécessaire à la connaissance de notre condition telle qu'elle est vraiment.

PREMIÈRE PARTIE

APERÇUS METAPHYSIQUES

« *Depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent* », nombreux furent ceux qui cherchèrent à comprendre la nature de l'Univers. Les plus intelligents d'entre eux se rendirent compte qu'ils percevaient toutes choses selon la structure de leurs organes sensoriels et non telles qu'elles étaient selon leur réalité propre. Aussi ont-ils nommé « phénomènes » (du verbe phainein, apparaître) tout ce qu'ils voyaient, entendaient, touchaient, etc., et, devant ces apparences, ces « paraître », ils se sont interrogés sur « *Cela* » qui paraissait ainsi, sur cet Invisible qui se manifestait de façon visible.

Beaucoup de ces chercheurs, les plus doués d'intuition métaphysique, pensèrent que l'Origine de toutes choses était Une, qu'un Principe Un était la source de la multiplicité phénoménale et que cette multiplicité était Sa Manifestation. Cette discrimination entre Principe et Manifestation est à la base de la Métaphysique Traditionnelle, science sacrée de ce qui est au-delà du physique.

C'est en Inde, à une époque trop ancienne pour pouvoir être précisée, que furent rédigés les premiers textes que nous connaissions, le Védanta, où fut exposée la plus pure métaphysique, la Métaphysique Traditionnelle.

VALIDITE DE NOTRE INTELLECT DANS LE DOMAINE METAPHYSIQUE

Dès cette première discrimination entre la Manifestation que nous pouvons percevoir et le Principe Un qui en est l'origine et qui échappe à nos organes des sens, une question se pose à notre esprit : notre pensée réflexive peut-elle s'aventurer au-delà de ce que nous pouvons percevoir, au-delà de ce dont nous pouvons avoir l'expérience concrète ? En effet, notre intelligence ne peut rien connaître qu'au moyen du langage ; celui-ci, composé de formes verbales, donc formel, est certes un instrument tout à fait adapté à la connaissance du monde phénoménal perceptible qui est, lui aussi, formel ; mais pouvons-nous l'utiliser légitimement pour l'exploration du monde métaphysique qui est informel ?

Oui, nous le pouvons, mais à condition de savoir clairement comment nous devons considérer nos formulations dans ce domaine. Tout mot, dit-on, exprime quelque chose ; tout mot, envisagé en lui-même, est donc comparable à ce qui reste d'un fruit après qu'on en ait exprimé le jus, comparable au squelette formel du fruit. Tout mot est en quelque sorte le squelette de ce qu'il désigne ; il suggère, il ne donne pas à voir.

Lorsque nous parlons de choses appartenant au domaine qui nous est perceptible, tout mot peut être considéré comme donnant à voir ce qu'il suggère parce que notre mémoire a associé au squelette verbal du mot la chair de l'expérience vécue. Mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de mots

formulant des notions métaphysiques puisque nous n'avons jamais expérimenté, vécu, ce qu'ils désignent et que notre mémoire ne peut rien ajouter à leur nature de squelettes verbaux. On peut donc être tenté de ne voir, dans un texte métaphysique, qu'une jonglerie verbale sans contenu véritable.

Il est pourtant possible de parler avec justesse du domaine métaphysique. Si les mots employés dans ce domaine ne désignent certes rien que nous puissions nous *représenter*, nous pouvons pourtant *concevoir* leur sens. Notre intellect peut concevoir ce que nous ne pouvons percevoir. Et, dans la mesure où tel homme lisant un texte métaphysique est doué d'*intuition métaphysique*, cet homme conçoit le sens du texte à travers sa formulation verbale bien qu'il ne puisse pas se le représenter.

Lorsque Jésus dit : « *Que celui qui a des oreilles entende* », il invite ses auditeurs à comprendre ce que ses paroles ont pu seulement suggérer. Et lorsqu'il dit : « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui (pourtant) ont cru* », il affirme la possibilité, pour l'homme, de sentir intuitivement l'évidence de certaines vérités intellectuelles qui ne se prêtent à aucune représentation, à aucune image perceptible. L'homme qui traite de notions métaphysiques peut utiliser des mots appartenant à ce domaine mais il doit souvent aussi recourir à des symboles, sinon à des paraboles comme l'Evangile en contient de nombreuses.

Mais l'intuition est une faculté toute personnelle ; aussi est-il impossible que deux hommes aient exactement la même idée intuitive ; cette idée se propose, elle ne saurait s'imposer

identiquement à tous, elle ne saurait être *démontrée* logiquement à partir de prémices admises par tous comme il en est dans les sciences quantitatives. Les hommes auront donc toujours des opinions différentes sur des notions métaphysiques et beaucoup les nieront entièrement.

Le Ch'an^[1] se sert d'une excellente image symbolique, celle d'un index qui, dirigé vers la lune, indique celle-ci et nous invite à la voir. La lune représente, dans cette allégorie, la Conscience Absolue informelle, donc inexprimable, tandis que l'index correspond à l'énoncé formel de l'enseignement initiatique qui, lui, peut être exprimé, oralement ou par écrit. Et le Ch'an a toujours affirmé l'utilité et même la nécessité de l'enseignement formel. Mais, en même temps, il a toujours mis ses disciples en garde contre la tendance trop humaine à prendre l'« index » pour la « lune » et à tomber dans l'idolâtrie des paroles et des textes, c'est-à-dire de croire que ceux-ci énoncent la Vérité Absolue.

Le lecteur d'un texte développant des notions métaphysiques doit savoir qu'aucune des phrases qu'il lit n'est vraie du point de vue de l'Absolu, que chacune d'entre elles devrait commencer par : « Tout est, pour notre entendement, comme si... »

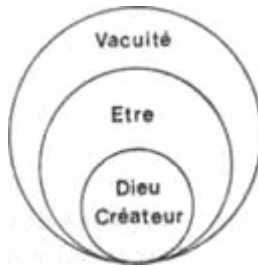
Ce rappel, qui nous met en garde contre les dangers du langage, était nécessaire. Par la suite, d'autres le seront encore, tant est grand le péril des mots et de la multiplicité des sens que les hommes peuvent leur attribuer. Ceci s'applique tout particulièrement au Principe Absolu ; il est informel, au-delà du domaine de la forme et aucun mot, étant formel, ne peut permettre de se le représenter. Pourtant notre recherche

ne sera nullement entravée par l'emploi d'une telle appellation si nous avons l'intuition métaphysique de ce qu'elle nous suggère.

LE DOMAINE NOUMENAL

Dans la Métaphysique Traditionnelle, la notion centrale est celle d' « *Etre* » (opposé à « existence » ; exister vient de *ex-essere*, c'est-à-dire émaner de l'Etre). Mais le Védanta va, au-delà de L'Etre, jusqu'au sommet extrême qu'il nomme « Non-Etre » (c'est-à-dire Principe de l'Etre), ou *Vacuité*. R. Guénon définit la Vacuité comme « l'infinitude des possibilités de manifestation et de non-manifestation », et l'Etre comme « l'infinitude des possibilités de manifestation ». L'Etre n'est donc pas créateur, étant puissance de création, en amont de celle-ci. Au-dessous de l'Etre se trouve le Principe Créateur auquel bien des noms ont été donnés, Brahma, Dieu, Iahvé (c'est-à-dire ce qu'on ne doit pas nommer), Allah, etc.

On se tromperait à croire que cette hiérarchie comporte trois entités distinctes. En réalité, il s'agit de trois envisagements de l'Absolu, envisagements d'ampleur décroissante, de la Vacuité au Principe Créateur. Je réunirai souvent ces trois notions en une seule, celle de « Noumène », ce mot ayant pour sens « ce qui peut être conçu mais non perçu » et désignant aussi bien la Vacuité, l'Etre, et le Créateur. On peut schématiser ceci par le diagramme suivant :



La transformation métaphysique du psychisme humain est la prise de conscience, par l'homme, qu'il est le Noumène dans son envisagement total, c'est-à-dire qu'il est non seulement Dieu mais L'Etre et la Vacuité. Maître Eckart distinguait Dieu de « la Déité », qui lui était infiniment supérieure, et il affirmait que l'homme pouvait se rendre compte qu'il était cette Déité même. Le Bouddha libéré n'aurait-il pas dit : « Je suis infiniment supérieur à Brahma » ?

Je devais parler rapidement de L'Etre et de la Vacuité mais c'est avant tout du Principe Créateur que nous nous occuperons maintenant pour étudier la genèse du Cosmos. L'homme fait partie du Cosmos, l'état humain fait partie des états multiples de l'existence ; son psychisme, dans sa condition habituelle non libérée, est ce que je veux décrire en montrant les obstacles qui s'opposent à sa libération et comment nous pouvons être portés au but malgré ces obstacles.

Je vais donc reprendre la question du Noumène dans son envisagement inférieur de Dieu Créateur ; ensuite, passant au monde phénoménal, nous verrons la façon toute particulière dont se relie le Créateur et sa création et les conséquences qui en découlent pour l'être humain.

LE PRINCIPE CREATEUR

Dieu est l'inconnaissable et il est impossible d'en parler directement. Mais nous pouvons concevoir certains de ses attributs infinis.

Il est *informel* : la forme, étant le rapport des distances entre des points situés dans l'espace ne saurait exister dans le domaine nouménal qui ne comporte pas d'espace.

Il n'est pas *situé* : par son immanence (résidence), il est partout dans sa manifestation et nulle part en particulier. Mais, par son immanence et sa transcendance, sc. dans sa totalité, il est la nature divine de l'homme, sa Réalité Absolue. Il est ce qu'on nomme le Soi pour le distinguer du Moi individuel. Le Ch'an exprime cela en disant : « *C'est en vain que, dans tout le Cosmos, vous cherchiez Dieu hors de l'homme.* » Et ceci en dépit du fait que le Soi ne réside en l'homme qu'à l'état de possibilité tant qu'il n'est pas réalisé.

Il est *impersonnel* : on peut dire que Dieu est la Personnalité Une Absolue ; mais, vu le sens que nous donnons aux mots « une personne », « plusieurs personnes », chaque personne étant limitée, il est évident que Dieu doit être dit impersonnel.

Dieu est précisément *illimité*, ou *infini* ; c'est à tort que, dans le domaine phénoménal des mathématiques, on utilise le terme d'infini, car toute valeur mathématique est limitée. La seule chose possible consiste à poursuivre indéfiniment une suite de

nombres sans cesse croissants mais on ne fait ainsi que repousser une limite sans l'éliminer. Aussi doit-on parler de *l'indéfini mathématique*, non d'infini dans ce domaine. Nous pouvons concevoir l'infini divin mais nous ne pouvons en aucune façon nous le représenter. L'homme libéré lui-même ne voit pas le Noumène infini, il sait qu'il l'est.

Dieu est *éternel* : ceci soulève la question du Temps. La langue française possède bien deux mots, « temps » et « durée », mais, en pratique, nous les employons comme synonymes, avec une nette préférence pour le mot « temps ». L'Inde a aussi deux mots mais qu'elle ne confond pas ; *Kali* est le Temps éternel, *kala* est la durée. Dieu *est* dans le temps éternel ; il n'a pas eu de début et il n'aura pas de fin. Dans la manifestation, les choses créées apparaissent et disparaissent nécessairement, leur existence se passant dans la durée ; mais le Cosmos total est éternel, il n'a pas commencé et n'aura pas de fin. Dieu n'a pas créé la manifestation un jour ni ne cessera, un autre jour, de le faire.

La durée comporte le passé, l'instant présent, et l'avenir. Le Temps est, lui, l'instant éternel ; aussi parle-t-on parfois de l'éternité de l'instant.

Les attributs que nous venons d'énoncer s'appliquent aux trois envisagements du Noumène. Nous allons parler maintenant de la nature spécifique de l'Etre-en-tant-que- créateur, c'est-à-dire de Dieu.

NATURE DE DIEU

« Dieu » est le nom qu'a reçu chez nous le Principe Créateur. C'est « l'Etre-en-tant-qu'il-se-manifeste ». Parler de l'existence de Dieu est une erreur ; Dieu « est », transcendant à tout ce qui, dans la manifestation, existe. Comme le dit Hui-neng, « *Aucune chose n'est* », c'est-à-dire que les choses créées existent seulement mais ne *sont* pas ; seul le Noumène *est*.

Le mot Dieu, comme tous les autres noms qui ont été donnés au Principe Créateur, a le grave inconvénient d'évoquer une personne et de pousser par là à personnifier le Principe Métaphysique. Toute les religions sont tombées dans ce piège et elles sont, de ce fait, erronées. Toute « religion » — mot qui vient de relire — invite l'homme à se relire à Dieu comme si Dieu et l'homme étaient deux « choses » étant ou existant au même titre et séparées seulement l'une de l'autre par des modalités différentes d'une même nature. Pourtant, Dieu étant le Tout Absolu, rien n'est que Lui et l'homme, envisagé comme *existant*, comme émanant de Lui, ne saurait remonter jusqu'à Lui à contre-courant de l'émanation créatrice, par une sorte de voie relationnelle ascendante. Nous verrons la possibilité, pour l'homme, de prendre conscience que le Soi immanent en lui est identique au Soi absolu, et qu'il est donc Dieu lui-même ; mais *identité* n'est pas *relation*, ni même *réunion*. Cette erreur est très évidente dans le christianisme où l'homme, parvenu au « paradis », resterait autre que Dieu, admis seulement à le contempler, et où il ressusciterait même

dans son apparence phénoménale antérieure corporelle.

Dans la mentalité habituelle des hommes qui, comme on le dit, « croient en Dieu », leur « Dieu » imaginé, si subtile que puisse en être l'image, est une figure anthropomorphique, celle d'un être qui présenterait toutes les caractéristiques du fonctionnement psychique de l'homme, qui aurait des pensées formelles, des sentiments, des volontés, etc.

J'ai hésité à employer, dans ce texte, le mot « Dieu » à cause précisément du sens totalement erroné que notre Occident judéo-chrétien lui a donné. Je m'y suis résolu en fin de compte dans l'espoir que certains esprits, pour qui « Dieu n'est pas mort », pourront rétablir ce mot dans sa justesse métaphysique.

Dieu est « Cela » qui dit à Moïse : « *Ego sum qui sum* », « *Je suis Celui qui suis* (ou qui est) ». La définition de Dieu est là, dans sa simplicité totale. Nous dirions, dans notre langage habituel, que Dieu ne fait rien d'autre qu'Être, qu'il se suffit absolument d'Être ; immuable, stable en Lui-même, Il n'agit pas, Il est ce que la Métaphysique chinoise appelle le « *Non-Agir* ».

Ce que je viens de dire au sujet de Dieu, de « Dieu-en-tant-qu'Il-est » et non de « Dieu-en-tant-qu'il-se-manifestera-en-créant » pourrait nous suggérer l'image d'une « Chose » suprême et figée qui, étant en Soi et par Soi, planerait, dans son splendide isolement, loin au-dessus du mouvement cosmique et sans relation avec lui. Cette vue erronée viendrait, comme tant d'autres, du fait que notre langage s'est constitué de façon à désigner, à étudier et à comprendre le monde

phénoménal, les apparences formelles de ce monde, de ce « multiple » apparent où nous voyons illusoirement les choses comme étant des entités distinctes. En réalité le Noumène est l'Unique Entité, Entité qui d'ailleurs ne pourrait être dite distincte puisque, rien n'étant hors d'Elle, il n'est rien de quoi Elle puisse être distinguée.

Notre intellect pourtant, je le répète, est utilisable pour concevoir le Monde Nouménal et en parler. Mais tout ce que je vais continuer à dire au sujet de Dieu, ne l'oubliez pas, ne pourra exprimer que des vues intellectuelles fondées sur des discriminations ; et il est nécessaire de ne pas prendre au pied de la lettre les notions abstraites ainsi discriminées, de ne pas les prendre pour des entités distinctes. Aucune des phrases d'un enseignement initiatique juste ne peut prétendre être un fragment de la Vérité Absolue, car celle-ci est Une comme l'Absolu est Un. La Vérité Absolue est l'attribut intellectuel de l'Un principiel, du Tout Absolu ; c'est le « *Mental Cosmique* » du Ch'an. Etant un aspect du Tout, elle n'est pas une totalisation d'éléments et ne peut donc être fragmentée. Mais notre pensée réflexive ne peut comprendre une question quelconque qu'en l'analysant, en distinguant en elle diverses notions et en voyant les relations justes qui existent entre celles-ci.

Toute phrase qui exprime notre intuition métaphysique est donc une représentation analytique dotée non pas de Réalité Absolue, mais d'une réalité relative à notre intellect fonctionnant de façon formelle, verbale. Cette réalité, pour relative qu'elle soit, n'est pas nulle, et nous pouvons nous fonder sur elle avec confiance dans notre recherche de la connaissance. Peu à peu s'édifie ainsi l'« index » correctement

dirigé vers la « lune » et il est possible, grâce à cet « index » enfin parachevé, que nous ayons un jour l'évidence inexprimable de notre nature-de-Bouddha, de notre divinité, évidence strictement individuelle, incommunicable puisqu'elle est au-delà de toute expression verbale possible. En lisant ce qui va suivre, ne pensez donc pas que les choses sont, dans l'Absolu, telles que je les dis, mais qu'elles font partie de la connaissance formelle sans laquelle ne pourrait jamais se déclencher, un jour peut-être et de façon soudaine, la transcendance de notre mental et l'évidence irréversible non pas que nous connaissons la Vérité Absolue mais que nous la sommes.

Pardonnez-moi cette nouvelle et un peu longue « précaution oratoire », mais elle était nécessaire avant de poursuivre et de dire ce que notre intuition métaphysique peut nous révéler, dans les limites formelles du langage humain, sur la nature de l'Etre Absolu ou Dieu.

Dieu, avons-nous dit, est Un, non pas au sens d'unité quantitative mais d'unicité qualitative ; aussi le Védanta préfère-t-il, au mot « Un », l'expression « Non-Deux ». Dire que Dieu est Un, c'est dire que, hors de Lui ou autre que Lui, rien n'est. Cet Un est donc le Tout Absolu.

Si nous n'envisageons que Dieu dans son intégralité globale, notre intuition resterait muette après nous L'avoir révélé comme étant cet Un qui est l'unique Tout. Mais Dieu a une infinité d'attributs ou aspects. C'est sous cet angle que notre intuition va nous renseigner sur Dieu selon nos moyens limités. Les attributs divins ne sont pas des éléments ou parties de Dieu-agrégat puisque Dieu est le « Tout » et non pas une

totalisation ; ils sont des aspects divins qui apparaissent à notre esprit selon que celui-ci envisage Dieu de telle ou telle manière.

Dieu est cause de soi.

Puisque rien n'est hors de Dieu, autre que Lui, Il n'est causé, c'est-à-dire créé par rien. On le nomme parfois l' « *Incréé* », cependant que Spinoza dit qu'il est « Cause de soi », qu'il est « *Cela dont l'essence implique nécessairement qu'il soit* », c'est-à-dire Cela qui ne saurait n'être pas. Dans le « *Ego sum qui sum* » de la Bible, Dieu se définit Lui-même ainsi.

Dieu est Esprit.

Nous venons de voir que Dieu est cause-de-soi et mérite d'être dit « *L'Incréé* ». Mais ces deux notions équivalentes nous font voir Dieu comme étant « *créé par soi* » ou « *auto-créé* ». Autrement dit, en amont de ce qu'on nomme la Création, la création divine principielle est Dieu Lui-même. Il n'y a aucune incompatibilité entre les notions d'« *Incréé* » et d'« *Auto-créé* », Incréé voulant dire « *créé-par-rien-d'autre-que-soi* » et auto-créé « *créé par Soi-même* ». Ceci amène nécessairement notre esprit à se demander comment Dieu se crée Lui-même.

Si nous pensons, selon la pensée commune, que tel homme a créé quelque chose et si nous réfléchissons au « *comment* » de cette création, nous voyons ce « *comment* » se diviser en deux parties : l'une précède immédiatement l'apparition de la chose créée et consiste en une activité formatrice de l'œuvre, en un « *faire* » ; au premier abord, ce « *faire* » semble commander l'apparition de la chose produite. Mais le « *comment* » que nous étudions comporte une autre partie, cette fois «

conceptuelle » : l'homme ne saurait faire quoi que ce soit sans une conception préalable de ce qu'il veut faire ; et c'est cette conception qui, par l'intermédiaire de l'activité, du « faire », commande en réalité l'apparition de la chose faite.

Mais Dieu qui se suffit d'Etre, qui est Non-Agir, ne « faisant » rien, ne crée évidemment rien par l'intermédiaire d'un « faire » quelconque, « faire » qui d'ailleurs impliquerait l'existence inconcevable d'un mécanisme entre Dieu et Lui-même. La Création divine ne comporte aucun « faire » et *elle consiste en une pure conception de la chose créée*. Dieu crée en concevant, sans faire quoi que ce soit. Autrement dit, Dieu est Conscience Absolue consciente d'elle-même ; Dieu est Esprit pur et absolu.

Dieu est Conscience absolue consciente d'Elle-même.

Insistons sur ce point. Dire, comme nous l'avons fait tout à l'heure, que Dieu est « cause de Soi », c'est dire qu'il est conçu par Soi, donc conscient de Soi. Dieu en effet causant (c'est-à-dire créant) quoi que ce soit en le concevant, c'est en Se concevant, en étant conscient de Soi, que Dieu est cause de Soi. Ceci nous mène à l'évidence que Dieu est Conscience absolue consciente d'Elle-même.

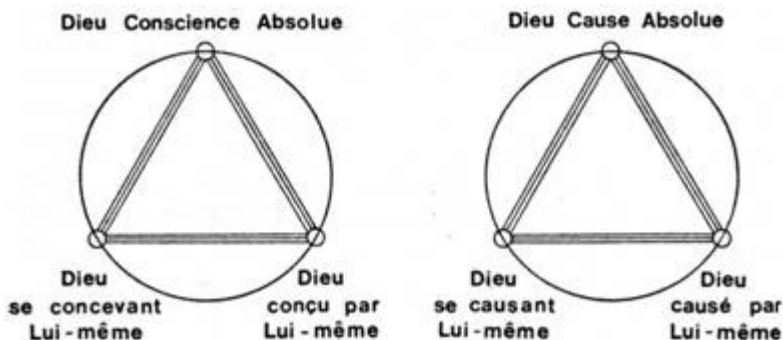
Dieu est seul cause libre.

Cause de Soi, Dieu est cette unique cause d'où proviennent toutes choses. Et il est cause unique libre puisqu'il « est » par la seule nécessité de sa nature. Aussi Spinoza dit-il que « *Dieu est seul cause libre* ».

La Triade Divine^[2].

Les concepts de « *Dieu se causant Lui-même* » et de Dieu «

causé-par-Lui-même », de « *Dieu se concevant Lui-même* » et de « *Dieu-conçu-par-Lui-même* » nous montrent deux aspects de Dieu, l'un actif, l'autre passif ; mais l'Absolu divin englobe ces deux aspects et les concilie en une unité triangulaire. Deux diagrammes nous aideront à mieux comprendre la triade unitaire divine.



Les appellations des trois angles de ces triangles n'ont plus à être commentées. Quant aux deux circonférences, elles symbolisent le fait que l'Absolu divin, qui englobe dans son unité tous Ses aspects ou attributs, englobe en elle tous les aspects actifs et passifs de Dieu que notre entendement peut concevoir. Ces aspects de Dieu Un sont identiques entre eux en tant qu'ils participent de l'identité divine. La Triade divine est à la fois triple en tant qu'elle apparaît à notre esprit et Une en tant qu'elle est. Les angles des triangles sont, sur ces diagrammes, reliés par trois traits parallèles parce que le triple trait signifie, en algèbre, « identique à » ($A \equiv A$).

Il est une troisième façon de voir la Triade divine. Ce troisième énoncé est exprimé par Spinoza lorsqu'il dit que « *Dieu s'aime infiniment Lui-même* ». Nous avons tout d'abord du mal à

comprendre l'apparition, ici, du mot « amour » parce que ce mot évoque pour nous ce que sont les amours humaines que nous connaissons, amours relatives puisque participant de la relativité du monde phénoménal où elles ont lieu. L'amour dont Dieu s'aime Lui-même est un aspect de sa nature absolue et il s'agit donc là d'Amour Absolu. Mais comment comprendre celui-ci ?

Nous partirons pourtant, pour répondre à cette question, de ce que nous autres pouvons concevoir comme amour idéal. L'amour est essentiellement « *attraction* » ; ce qui aime est attiré vers ce qu'il aime ; plus exactement, la force cosmique qu'est l'amour meut ce qui aime vers ce qui en est aimé. Dans nos amours humaines, l'élan vers l'autre se traduit de façon primordiale par la volonté que l'autre existe, par le désir de constater cette existence (par sa contemplation ou par la contemplation de son idée), d'affirmer cette existence en la favorisant dans toute la mesure du possible. Comment ne pas voir que celui qui aime ainsi veut pour l'autre ce que l'autre veut pour lui-même. « *Aimez les autres comme vous-même* » dit Jésus. Et deux amoureux ne rêvent-ils pas souvent de « ne faire qu'un » ? Faute de l'identité qui est ici impossible, la force qu'est l'amour pousse l'être qui aime à s'identifier à l'être aimé.

Quittons maintenant le domaine limité des amours humaines et envisageons cette attraction qu'est l'amour dans sa généralité cosmique. La loi de gravitation ou d'attraction est une loi cosmique où se manifeste la notion générale d' « amour ». Lorsque l'homme a constaté que tel morceau métallique, chargé d'une énergie particulière, attirait la limaille de fer, ne lui a-t-il pas donné le nom d' « aimant » ? Comme si ce

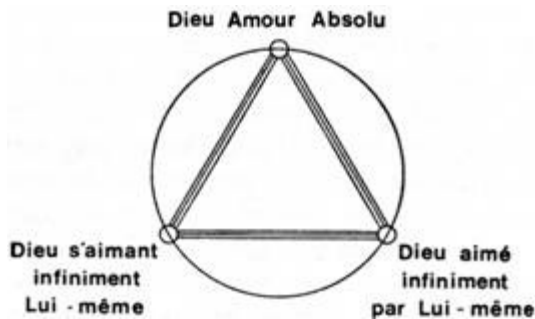
morceau de métal voulait être réuni à la limaille. Et tous les corps célestes s'attirent, tendent à s'unir, empêchés seulement de le faire par la force centrifuge de leur rotation.

Revenons à l'Amour absolu, c'est-à-dire à l'amour en tant qu'il est un attribut de l'Absolu divin. Ce nous est difficile de le concevoir avec justesse à cause du sens ambigu de notre mot « infini ». Quand Spinoza parle de l'amour infini que Dieu a de Lui-même, le mot « infini » ne veut pas dire « d'une extraordinaire intensité », parce que ce mot, dans cette phrase, n'a aucun sens quantitatif. L'Infini d'un attribut divin, est purement qualitatif, comme l'infini même de Dieu, et il n'a par conséquent rien de commun avec l'indéfini mathématique.

Si, armé de cette évidence métaphysique, j'essaie d'appliquer à l'Amour absolu la notion d'attraction qui avait une valeur explicative primordiale dans l'étude des amours phénoménales, je m'aperçois que cette notion s'anéantit. En effet, tous les attributs ou aspects de Dieu Un, participant de leur unicité, forment un unique Tout, chacun d'eux ne faisant qu'Un avec chacun des autres ; c'est-à-dire qu'ils sont tous de même nature, nature toujours identique à elle-même. Si nous les exprimons de façons différentes, ces différences ne concernent que les « angles de vision » sous lesquels notre intellect étudie l'identité Divine. Par conséquent, « Dieu s'aimant Lui-même » et « Dieu aimé par Lui-même » sont identiques en dépit de leurs formulations différentes. Ceci s'exprime, relativement à notre fonctionnement intellectuel, en disant qu'il existe, entre ce « Dieu aimant » et ce « Dieu aimé » — envisagés séparément par notre réflexion analytique — une attraction métaphysiquement infinie, c'est-à-dire une identité, et que cette attraction infinie rétablit l'identité des

deux aspects que notre pensée analytique avait artificiellement séparés.

C'est de la même manière que notre fonctionnement intellectuel nous oblige à distinguer, de « Dieu aimant » et de « Dieu aimé », le « Dieu-Amour-Absolu » qui les concilie en Identité Trinitaire. Ces discriminations analytiques sont artificielles puisqu'elles sont nécessitées par l'appareil technique qu'est notre intellect formel, mais elles ne sont pas irréelles. Elles sont réelles relativement à notre structure et nous sommes en droit de les utiliser dans la recherche de notre compréhension. L'amour divin peut être représenté par le diagramme suivant:



Envisageons maintenant la Triade Divine en général, quelles que soient les modalités sous lesquelles elle se présente à nous. Les trois termes que notre analyse y a distingués — actif, passif, et l'Absolu qui les concilie dans l'identité — nous montrent bien que Dieu, l'Etre qui se suffit d'Etre, n'est pas une sorte de bloc inerte, immobile. Dès l'abord, nous sommes tentés d'appliquer à la non-immobilité de Dieu les notions dont nous avons l'habitude dans le monde phénoménal, dont nous avons l'expérience, et d'attribuer à chacun des trois termes de

la Triade un rôle particulier : l'aspect « actif » de Dieu s'élancerait vers son aspect « passif » ; celui-ci accueillerait cet élan, cependant que l'Absolu Divin maintiendrait leur ensemble dans une parfaite harmonie. Cette façon de voir est à la rigueur soutenable à condition de faire débiter chacune des phrases qui l'expriment par « Tout est à nos yeux comme si... » et de ne pas prendre les mots « actif », « passif », dans leur sens phénoménal habituel. D'un point de vue strictement métaphysique, nous ne pouvons parler que de la non-immobilité-de-l'immutabilité-divine. Et, si nous remplaçons l'expression négative de « Non-Agir » par son correspondant positif de « Toute-Puissance », nous voyons Dieu comme Energie Infinie, principielle, contenue en Lui. Quand nous en viendrons à la Création, nous verrons celle-ci comme étant, en quelque sorte, le rayonnement de cette Energie divine.

Mais puisque nous sommes obligés, pour exprimer quoi que ce soit, d'utiliser le médiocre outil qu'est notre langage, nous parlerons des aspects actif et passif de Dieu en nous efforçant de rester dans l'abstraction pure et de ne pas tomber dans l'erreur de la représentation imaginative.

L'aspect passif de Dieu est non dynamique et comme immobile. Il est le principe de ce que nous nommerons plus tard l'immanence de Dieu en toute chose créée, immanence signifiant « résidence », donc non-mouvement. L'aspect actif de Dieu est, lui dynamique. Il est le principe de ce que nous nommerons la transcendance divine par rapport à sa manifestation. Evidemment Dieu, envisagé en Lui-même, comme résidant en Lui-même, n'est encore ni immanent en rien ni transcendant à rien, mais l'immanence et la transcendance font déjà partie de ses attributs, attributs

latents qui s'actualiseront dans la Création cosmique.

Les aspects actif et passif de Dieu, envisagés par rapport à la Création, peuvent être dits « masculin » et « féminin » car c'est de tous deux, de leur mariage, que résulte la Création cosmique.

DEUXIEME PARTIE

Phénoménologie cosmique et humaine

LES PHENOMENES SONT-ILS REELS ?

La Manifestation consiste dans l'ensemble des phénomènes. Rappelons que « phénomène » signifie « apparence » et que nos perceptions dépendent de la structure de nos organes des sens ; si cette structure était différente, nous percevrions autrement toutes choses. De là à dire que notre perception est illusoire, puis que la chose perçue est également illusoire, il n'y a qu'un pas que nous pouvons être tentés de franchir. De fait, certains esprits, interprétant mal la Maya hindoue, ont soutenu l'irréalité des phénomènes. Mais comment supposer que, de la Réalité Absolue, puisse émaner une irréalité quelconque ? Maya signifie bien illusion, mais qu'est-ce qui est illusoire ? Ce n'est pas le phénomène perçu par nous mais notre croyance en la réalité tout court, c'est-à-dire absolue, de nos perceptions. Le vrai dilemme, à ce sujet, n'est pas *réalité ou irréalité*, mais *Réalité Absolue ou réalité relative*. Ce que je perçois et la chose perçue sont réels pour moi, relativement à moi. Même si, en dormant, je rêve que je vois un tigre, ce tigre n'est pas irréel, il est aussi réel pour moi que si je voyais un tigre à l'état de veille. Après tout, nous ne percevons une chose quelconque que par l'intermédiaire de son image mentale élaborée par notre cerveau à sa vue ou en l'évoquant ; et cette image mentale existe bien. Nous avons raison, dans la vie pratique, de tenir compte, pour notre conduite, des renseignements que nous donnent nos organes des sens.

POURQUOI DIEU SE MANIFESTE-T-IL ?

Que la Création existe, nous en avons l'évidence sensorielle indubitable. Mais la question « Pourquoi Dieu se manifeste-t-Il » ? peut se poser à l'esprit de l'homme. Dieu en effet, envisagé en Lui-même, est L'Un-sans- second, le Tout, et ce Tout est parfaitement suffisant à lui-même, c'est-à-dire qu'il n'a besoin de rien, de rien qui, en quelque sorte, le prolonge comme l'irradiation du soleil prolonge celui-ci.

*Midi, Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même,
Tête complète et parfait diadème, ...*

P. Valéry

Pourtant, si la Manifestation n'est pas, elle existe bien (émanant de l'Etre) et elle est l'objet des intuitions sensorielles de tous les hommes. Est-ce de façon contingente ou nécessaire que le monde phénoménal émane de Dieu ? La Création serait-elle le fruit d'une fantaisie divine qui aurait pu ne pas être ?

Dieu est Un et, s'il comporte les trois notions de Principe Absolu et d'aspects actif et passif de celui-ci. Il les a, en lui, réunies par une attraction ou amour infinis. La Triade divine comporte donc une énergie nouménale infinie qui est possibilité ou virtualité d'irradiation énergétique. Or toute possibilité ou virtualité nouménale se réalisent nécessairement. Ainsi donc l'irradiation énergétique de Dieu en un Cosmos qui le manifeste est-elle nécessaire (c'est-à-dire

qu'elle ne peut pas ne pas être) et non pas contingente.

D'ailleurs la question « Pourquoi Dieu se manifeste- t-Il » ? est posée en général pour des motifs absurdes puisqu'elle suppose l'assimilation, à la psychologie humaine, d'une psychologie divine ! Pourquoi l'homme fait-il quoi que ce soit ? — Parce qu'il désire le faire pour telle ou telle raison. Mais attribuer à Dieu un désir quelconque impliquerait que Dieu puisse manquer de quelque chose, ce qui est absurde puisqu'il est le Tout.

Dieu crée la Manifestation parce que Sa nature le comporte. Telle est en somme la meilleure façon de répondre à une question qui ne méritait pas d'être posée.

LES DEUX ENVISAGEMENTS DU COSMOS

Lorsqu'on parle de Manifestation, l'homme pense aussitôt aux choses créées qui l'entourent telles qu'il les perçoit. Dans son égotisme, il s'en voit le chef-d'œuvre et le roi ; il utilise, souvent sottement, toutes les choses créées qu'il découvre pour ses commodités personnelles comme si elles avaient été faites pour cet usage.

Mais la Manifestation, y compris l'homme, est avant tout la façon dont le Principe Absolu se manifeste, et nous devons nous demander tout d'abord ce qu'elle est pour Dieu ou, si l'on peut dire, « à ses yeux ». Ensuite seulement nous étudierons ce qu'elle est à nos yeux et selon nos recherches scientifiques. Ces deux points de vue sont tout différents.

Le Principe Absolu se manifeste par l'Univers, ou Cosmos. Or l'Absolu, par une création immédiate, cause nécessairement une chose absolue, parfaite et éternelle comme Lui. Cette « chose », nous la nommerons le Tout Cosmique Un, de nature nouménale comme Dieu. (Nous verrons plus loin de quelle façon médiate ou indirecte se fait la création des phénomènes contenus dans le Cosmos.)

Le Tout Cosmique Un est éternel ; de notre point de vue ordinaire de « durée », nous dirions qu'il n'a jamais commencé et qu'il ne finira jamais, qu'il a toujours été et sera toujours comme le Principe dont il est la Manifestation nécessaire.

Il partage d'autre part la perfection divine ; Il est en effet un équilibre parfait entre une indéfinité de déséquilibres ; il en est le principe conciliateur. Le monde phénoménal est en mouvement toujours et partout ; tout mouvement suppose un déséquilibre énergétique : pas de chute d'eau sans une différence de niveau, pas de courant électrique sans deux pôles de tensions différentes, etc. Sans une parfaite conciliation entre ces déséquilibres partout présents, le Monde ne pourrait durer comme il le fait pourtant. D'autre part, nous voyons jouer, dans le monde des phénomènes, deux forces, l'une de construction, l'autre de destruction ; si l'équilibre n'était pas parfait entre ces deux forces, le Monde ne pourrait durer ; or il dure. Ce que je viens de dire concerne le Cosmos éternel, non les choses créées qu'il contient comme notre petite Terre qui est apparue et disparaîtra un autre jour, après une durée limitée.

Aux yeux de Dieu, la Manifestation est donc le Tout Cosmique Un, parfait et éternel ; elle est un attribut divin, un aspect du Noumène ; elle est l'Etre-en-tant-que-manifesté. On comprend maintenant que la vision divine de Sa Manifestation soit totalement différente de notre vision humaine. Pour Dieu, le Cosmos est sa propre Splendeur, informelle et une.

Pour l'homme, le Cosmos est un immense ensemble de phénomènes dont sa propre personne fait d'ailleurs partie. Par le seul moyen de ses organes des sens, il a des perceptions des choses créées. L'erreur du plus grand nombre est de croire que les choses sont absolument telles qu'ils les perçoivent.

Si la Manifestation est, aux yeux de Dieu, sa parfaite Splendeur, elle est, aux yeux des hommes, radicalement

différente. Pour illustrer ceci, le Ch'an utilise une ingénieuse allégorie : il évoque une pièce de brocart, étoffe de soie brodée d'or ou d'argent. Cette étoffe présente deux faces, son endroit et son envers, qui sont tout à fait dissemblables ; elle symbolise la Manifestation présentant son endroit à Dieu et son envers à l'homme. Son endroit est d'une splendeur divine mais son envers est fait de fils disposés d'une façon apparemment chaotique ; c'est la vie des êtres humains « *contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur* ». Les fils de cette face présentent cependant, selon les places, des formes ravissantes à côté de formes affreuses. C'est surtout au point de vue moral que les contrastes du chaos sont frappants, allant du tortionnaire sadique au saint qui consacre sa vie au service d'autrui.

De quoi sont faites les choses créées selon l'intellect humain ? Nos savants modernes font des découvertes de plus en plus approfondies sur ce qu'ils appellent « la « constitution de la matière ». Mais développer leurs résultats sortirait du cadre de notre étude actuelle.

Disons plutôt que, selon la sagesse millénaire hindoue, l'Univers est entièrement fait d'énergie vibratoire, ondulatoire, inégalement répartie. Cette énergie a pour origine la virtualité énergétique divine, infinie, dont nous avons déjà parlé et qui n'est autre que l'attraction ou Amour infinis de la Triade divine. Dans l'« atome » mot d'ailleurs erroné puisque la manifestation est indéfiniment sécable — ce que les savants nommes « particules » sont de minuscules champs énergétiques dont les trajectoires sinusoïdales sont sous-tendues par l'Ether. On ne peut imaginer des ondes qui ne soient sous-tendues par rien ; telles pourtant paraissent les

ondes lumineuses lorsqu'elles traversent ce que les savants nomment le « vide », alors que ces ondes sont sous-tendues par l'éther. Les ondes sonores sont sous-tendues par l'air dont les « atomes » sont sous-tendus par l'éther. Les Anciens qui voyaient l'éther comme un fluide impondérable et indéfiniment élastique émettaient ainsi une hypothèse à laquelle la réflexion nous amène à nous rallier. Il n'y a aucun vide nulle part dans l'univers, de même que le néant ni n'est ni n'existe.

GENESE DE LA CREATION

Dieu, Créateur absolu, ne peut avoir pour effet direct ou immédiat qu'une chose absolue qui soit l'un de ses attributs infinis, tel le Tout Cosmique Un qui est son attribut manifesté. Il est, certes, Créateur de tous les phénomènes, mais indirectement, et cela par deux intermédiaires, d'une part la dualité Purusha-Prakriti, d'autre part la Loi d'Interconditionnement. Ces deux intermédiaires, bien que d'origine nouménale, agissent dans le monde phénoménal comme des principes relatifs et y font apparaître et évoluer les phénomènes qui le composent. Il y a donc une coupure, un fossé, entre l'origine nouménale de ces deux intermédiaires et leur action phénoménale. Ce fossé, nous le voyons aussi entre le Tout Cosmique Un, qui est nouménal, et le multiple phénoménal qu'il contient. Ce fossé dont nous parlons est inévitable. Aucune transition progressive n'est concevable entre la Réalité Absolue et la réalité relative.

Ce fossé correspond à l'*abîme* dans lequel les Vieux Maîtres invitaient leurs disciples à se jeter.

Notons que ce fossé-abîme ne joue le rôle d'obstacle que de bas en haut, non dans le sens contraire. S'il est, pour l'homme, le dernier obstacle à la réalisation de sa nature divine, il ne gêne nullement l'omniscience divine dans sa connaissance de tout le monde phénoménal.

LA DUALITE PURUSHA-PRAKRITI

Le monde phénoménal est fondé sur la dualité. Les choses créées en effet, sont engendrées, selon le Védanta, par deux principes relatifs (puisque agissant dans le monde phénoménal de réalité relative), *Purusha* et *Prakriti*. *Purusha* est un principe actif, masculin, *Prakriti* un principe passif, féminin. Ils correspondent aux notions d'*essence* et de *substance* dans la philosophie scolastique. L'essence d'une chose est l'ensemble des caractéristiques qui font qu'elle est ce qu'elle est. La substance est ce qui sous-tend ou soutient la chose créée (« Substance » vient de *Substare*, être dessous, soutenir) ; elle est comparable à l'écran sur lequel on projette un film, qui en sous-tend les images et sans lequel celles-ci resteraient invisibles. L'initiative de la formation d'une chose est prise par *Purusha* mais cette formation implique nécessairement l'utilisation de *Prakriti* ; rien ne pourrait être formé sans cette dualité primordiale.

On connaît la parabole hindoue du potier modelant l'argile en divers objets. Le potier symbolise *Purusha*, actif, force de changement ; l'argile symbolise *Prakriti*, passive, force de résistance au changement ou inertie. *Purusha* modèle l'argile en vase, tasse, amphore, etc. L'œil humain ne peut percevoir que des formes et des couleurs ; ainsi peut-il voir les formes et les couleurs des objets d'argile ; mais il ne peut pas voir l'argile elle-même. Il en est de même pour tout ce que nous appelons couramment telle ou telle substance. *Prakriti* est la substance primordiale indifférenciée, évidemment invisible, et toutes ses

modalités partagent son invisibilité.

Nous voyons que la dualité Purusha-Prakriti est chargée par Dieu de la création des choses telles qu'elles sont en chaque instant — cet instant que Louis Lavelle appelait « l'intersection du Temps et de l'éternité » — alors que nous allons bientôt parler de la Loi d'Inter- conditionnement qui est chargée de la création des choses dans la durée, c'est-à-dire de leur devenir.

Nous avons peu parlé ainsi de la dualité Purusha-Prakriti tandis que nous parlerons plus longuement de la Loi d'Interconditionnement parce que celle-ci préside au devenir, au destin des choses créées, destin auquel l'homme voit une importance capitale lorsqu'il s'agit de lui-même ou de ce à quoi il est attaché.

L'IN-DIFFERENCE DIVINE

Il semblerait normal que nous étudions maintenant la création des choses dans la durée et la Loi qui la détermine. Nous le ferons bientôt ; mais auparavant, je tiens à revenir un moment sur ce qu'est la création pour Dieu ou « à ses yeux ».

Avant tout, nous l'avons dit, la Création est, pour Dieu, sa propre splendeur manifestée (l'endroit de la pièce de brocart) et, en tant que telle, la Création divine est directe ou immédiate. En revanche, ce que l'homme constate, l'envers de la pièce de brocart, constitue la création divine indirecte ou médiante. Certes, Dieu est le seul Créateur véritable du monde phénoménal, mais il l'est par l'intermédiaire de la dualité Purusha-Prakriti, d'une part, et de la Loi d'Interconditionnement d'autre part, mécanismes qui ont leur dynamisme propre et qui effectuent la mission dont ils sont chargés par Dieu.

Ceci n'empêche pas que Dieu sache tout du monde des phénomènes, et cela dans le Temps Eternel. Mais comment sa Réalité Absolue voit-elle la réalité relative des phénomènes ? Elle la voit comme égale dans tous ses aspects. Sur l'envers de la pièce de brocart qui est ce que l'homme voit, des aspects divers nous apparaissent qui sont, à nos yeux, les uns affreux et d'autres merveilleux. Dieu les connaît parfaitement mais, pour lui, tous ces aspects sont égaux et il n'est affecté par rien d'aucune façon ; rien n'a pour lui de valeur particulière ; comme le dit le Ch'an, « Tout est le même », le point de vue

divin étant seul absolument réel. Ainsi faut-il comprendre l' « In-différence » divine qui est une non-différence vue entre un phénomène, et ce que l'homme, dans son ignorance, appelle son contraire.

L'homme éprouve le besoin de se représenter toutes choses, de s'en faire une image qui l'affecte ; aussi attribue-t-il à Dieu sa propre possibilité d'être affecté, d'éprouver des sentiments, ce qui est absurde. Mais ne parle-t-on pas, sous le nom d'Agapé, de l'amour infini de Dieu pour l'homme ? N'oublions pas que l'homme a deux natures, l'une phénoménale, le Moi, et l'autre divine, le Soi : et le Soi, qui est Dieu, s'aime infiniment Lui-même. Cet amour, nous Pavons vu, n'est pas un sentiment, mais une façon de nommer l'identité réunissant en l'Un les trois pôles de la Triade divine. La distinction entre le Soi à l'état de possibilité et le Soi réalisé n'a qu'un sens subjectif, pour l'homme, mais elle n'a aucun sens objectif, pour Dieu ; ainsi Jésus disait-il : « *La royauté divine est en chacun de vous.* »

LA LOI D'INTERCONDITIONNEMENT

L'homme, dans sa curiosité, désire comprendre ce qui fait survenir les phénomènes qu'il constate. Selon sa première impression, les phénomènes s'engendreraient les uns les autres en des chaînes de causes et d'effets. Cette explication simpliste ne résiste pas à une étude sérieuse. Tout d'abord nous ne parviendrons à une compréhension précise de cette question que si nous utilisons le mot « cause » dans son sens juste, sens différent de celui qu'on lui donne dans le langage courant. Ce sens juste est celui de « *Principe Originel* ». Le mot « Cause » ne doit donc désigner que le Principe Absolu du Tout Cosmique Un, Cause unique de l'Univers créé. La scolastique a distingué la « Cause première » d'innombrables « causes secondes » ; mais cette terminologie gêne la compréhension en laissant croire que « La Cause » et « les causes » sont de même nature alors que la première est de nature nouménale, les secondes de nature phénoménale, et que ces deux natures n'ont absolument rien de commun.

Nous éviterons cette difficulté en disant que les phénomènes s'interconditionnent les uns les autres en chaînes sérielles. A cette façon de voir s'applique la phrase bouddhique « *Ceci étant, cela se produit* » (et non pas « Ceci produit cela »). Cette formulation exprime bien le conditionnement phénoménal, mais nous allons voir bientôt que ce conditionnement est en réalité un interconditionnement. Le Bouddhisme l'a d'ailleurs dit également en énonçant la « *Loi des origines interdépendantes* ».

Je veux insister sur la différence radicale qui existe entre la relation « Cause-Effet » et la relation « phénomènes conditionnants-phénomènes conditionnés », car le mot « causalité », trop souvent employé dans cette question, l'a rendue confuse en faisant croire qu'un phénomène pouvait être Cause de quoi que ce soit. Pour aboutir à une compréhension claire, il nous faut, encore une fois, rendre au mot « Cause » son vrai sens de Principe Un ou de Cause Unique. J'écris ce mot « Cause » avec une majuscule pour rappeler sa nature nouménale ou absolue et qu'il désigne Cela que nous nommons, en Occident, Dieu.

Dans la relation Cause-Effet, l'Effet est en réalité un attribut de la Cause, il partage donc sa nature Une et Absolue. C'est ainsi que le Tout Cosmique Un est un attribut divin puisqu'il n'est autre que La Cause-Unique- en-tant-que-manifestée.

En revanche, dans la relation « phénomènes conditionnants-phénomènes conditionnés », ces derniers ne sont pas identiques en nature aux premiers. Deux phénomènes peuvent se ressembler mais ne sont jamais identiques. D'autre part, les phénomènes conditionnés qui dépendent de tels facteurs conditionnants ne se produisent que si ces derniers se rencontrent.

Un exemple très simple va rendre plus clair ce que je viens de dire sur les relations entre les phénomènes : je place la flamme d'une allumette sous un brin de paille sèche ; celle-ci s'enflamme. Il est évident que la combustion de la paille est conditionnée tout autant par la nature de cette paille que par la flamme de l'allumette ; si j'avais remplacé la paille par une

tige de fer, celle-ci ne se serait pas enflammée. Le phénomène produit a donc été interconditionné par deux facteurs conditionnants.

Mais nous pouvons remonter plus haut que l'allumette et que la paille ; chacun de ces objets a fait suite à de nombreux facteurs conditionnants et ces derniers également. A vrai dire, tous les phénomènes dans le continuum espace-temps, sont ainsi en interrelation. Imaginez, pour mieux comprendre cette importante question, un filet analogue aux filets de pêcheurs mais dont les dimensions seraient indéfiniment étendues ; chacun des innombrables noeuds du filet est constamment affecté par un mouvement quelconque qui se répercute sur tous les autres noeuds, lesquels sont eux aussi affectés par des mouvements qui se répercutent sur le premier, etc. « *Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé* » (Pascal).

Ainsi est gouverné le devenir des choses créées. Souvent les facteurs conditionnants sont si nombreux et si subtils, indécelables pour nous, que nous évoquons le « hasard ». Ce mot est un voile pudique jeté sur notre impuissance à connaître ; en réalité il ne correspond à rien ; tout ce qui arrive devait nécessairement arriver. Au jeu de la roulette, dès que le croupier a lancé la bille et la roulette, le numéro gagnant est déterminé ; la bille ne peut pas se loger, en fin de course, dans une autre case que celle de ce numéro. Il n'y a pas « *Hasard et Nécessité* » mais seulement nécessité imprévisible ou nécessité prévisible.

Tout phénomène apparaît donc en vertu d'une Loi unique que nous nommons « *Loi d'Interconditionnement* ». (Cette

expression est préférable à celle de Loi des Origines Interdépendantes parce que le mot « origine » évoque, indûment ici, le Principe Originel, c'est-à-dire, la Cause Unique.) Cette Loi peut être dite Loi-mère de très nombreuses lois-filles, physiques, chimiques, caloriques, biologiques, psychologiques, etc., qui sont des modalités, pour l'esprit humain, de l'unique Loi-mère. Cette Loi, pensée par la Pensée Divine et créée par là même, est à distinguer de son jeu effectif, comme on distingue un pouvoir législatif du pouvoir exécutif appliquant les lois. Elle est comparable à un ordinateur d'une complexité inimaginable créé et programmé par la pensée divine et qui réalise impeccablement ce programme, régissant ainsi la totalité du monde phénoménal, et ceci dans le Temps Eternel.

Convenons, si vous le voulez bien, pour des raisons pratiques, de remplacer souvent le terme pesant de Loi d'Interconditionnement par le mot Démiurge, mais sans donner à ce mot le sens que lui donnaient les Grecs. Le Démiurge (de demi ourgos, qui travaille pour le peuple) était, dans la philosophie platonicienne, une sorte de Dieu Créateur. Ce mot, je l'emploierai comme synonyme de Loi d'Interconditionnement. On pourra aussi considérer le Démiurge comme un chargé de mission créé par Dieu pour régir le conditionnement des phénomènes. Mais ce chargé de mission ne doit pas être anthropomorphisé ; c'est un mécanisme, une sorte de robot, qui fonctionne impeccablement et distribue les bonheurs et les malheurs sans la moindre intention ni bienveillante ni malveillante.

Des deux intermédiaires existant entre le Créateur et le monde des phénomènes, la dualité Purusha-Prakriti d'une

part et le D miurge d'autre part, c'est le rôle joué par le second qui intéresse seul les hommes. Que la dualité Purusha-Prakriti ait fait de moi un exemplaire humain, c'est là une chose qui ne se prête pas à mes préoccupations ; mais les incidents, accidents, chances ou malchances qui m'attendent, de la part du D miurge, dans mon avenir, c'est là le domaine où se débattent mes espoirs et mes craintes ; car j'ignore ce qui est programmé pour moi et qui m'arrivera fatalement.

« Fatalement », ce mot évoque le *fatalisme inerte* où certains pourraient craindre que la connaissance de l'ordinateur démiurgique nous réduise ; il en est de même pour l'adage islamique « *Ce qui est écrit est écrit* » ; mais, si je suis devant une difficulté, je puis être conditionné à y faire face avec acharnement et cela de façon nécessaire parce que cela aussi était écrit. Celui qui comprend correctement la fatalité n'a aucune raison d'être inerte.

L'acceptation de la fonction démiurgique est rendue très difficile par le prix immense que l'homme attache à ce qu'il appelle son « *libre arbitre* ». Cette question est d'une telle importance pour comprendre la condition humaine qu'elle mérite, de notre part, des réflexions approfondies.

LE CONDITIONNEMENT TOTAL DE L'ETRE HUMAIN

Si Dieu est immanent en toute chose créée, il reste transcendant à Ses manifestations phénoménales. Une seule exception à la transcendance divine existe : l'être humain. Dans l'individu humain (le Moi) réside intégralement la nature divine (le Soi) mais, en règle générale, le Soi est en l'homme à *l'état de possibilité* seulement et demeure dans cet état durant toute la vie. C'est seulement chez de rares êtres régis par un conditionnement tout particulier que le Soi passe de l'état de possibilité à celui de réalisation.

Bien que le Soi ne réside en l'homme qu'à l'état de possibilité, il fait de l'homme le seul animal intellectuel sur cette Terre. L'intellect confère à l'homme de nombreuses possibilités dont il fait parfois un usage utile mais trop souvent inutile ou pernicieux.

Après ces propos plus que succincts sur la nature humaine, voyons jouer en elle la Loi d'Interconditionnement.

L'homme est conditionné par trois groupes de facteurs, les facteurs héréditaires, les facteurs biologiques, et les facteurs circonstantiels.

Les facteurs héréditaires.

Ceux-ci conditionnent l'homme dès sa conception. Si l'on envisage la bi-partition des chromosomes et la nature des gènes dans les chromosomes restants, on invoquera, à leur

propos, le fameux « hasard ». Ceci signifie que nous ignorons ce qui conditionne ces phénomènes bien que, à coup sûr, ils soient conditionnés par des facteurs échappant à notre compréhension.

Ainsi est déterminée ce qu'on nomme l'essence congénitale d'un être humain. Le mot « essence » nous rappelle le couple essence-substance, Purusha-Prakriti. L'essence congénitale a pourtant une signification beaucoup moins générale ; alors que Purusha désignait l'ensemble des caractéristiques qui font qu'une chose créée est ce qu'elle est dans l'instant, l'essence congénitale désigne l'ensemble des caractéristiques qu'un être particulier manifestera au cours d'un développement normal. L'essence dont nous parlons actuellement détermine ce qu'un être montrera peu à peu comme constantes caractérielles, ses tendances permanentes, et, d'autre part, ses aptitudes plus ou moins brillantes dans les domaines divers des activités humaines.

La question des aptitudes, ou de ce qu'on appelle des « dons » est particulièrement importante ici dans le domaine intellectuel. Ce domaine est très complexe car l'intellect est une sorte d'appareil d'optique aux nombreuses possibilités relativement indépendantes les unes des autres. A côté de l'intuition intellectuelle — dont les aptitudes sont diverses selon les domaines où elle s'exerce — et qui est une vision directe, immédiate, il y a de nombreuses opérations intellectuelles médiate, la déduction, l'induction, la discrimination, etc., dont l'intellect voit l'aboutissement. Du point de vue de l'extinction des opinions illusoires, les aptitudes doivent concerner évidemment l'intellection des mécanismes psychologiques humains qui commence par

l'observation (de soi-même et d'autrui) et se poursuit par l'interprétation des mécanismes observés et la découverte des lois générales de la psyché humaine, le tout à la lumière de la Métaphysique Traditionnelle révélée.

Après avoir effleuré ainsi un sujet dont le développement ne serait pas à sa place ici, je veux préciser la différence qu'il y a lieu de faire entre ce que je nomme d'une part la compréhension théorique et, d'autre part, la Connaissance. J'ai déjà employé ces termes mais je veux montrer l'immense différence de ce qu'ils signifient. Seule la Connaissance abolit ce que Bouddha nomme l'ignorance, source de toute souffrance humaine. Un homme qui aurait une complète et juste compréhension théorique, et rien de plus, serait un érudit ignorant ; il continuerait à vivre selon toutes les opinions illusoires qu'il aurait démasquées en théorie. Cette compréhension peut s'exprimer formellement, oralement ou par écrit, la Connaissance non ; et cela parce que les opinions illusoires réellement abolies ne sont pas remplacées par des opinions justes. La Connaissance est inexprimable parce qu'il n'y a plus rien à exprimer. Comment exprimerait-on la solution d'un problème illusoire ? On pourrait seulement dire, qu'il n'y a jamais eu de problème ; un faux problème ne comportant aucune solution, comme exprimerait-on celle-ci ?

L'essence congénitale est comparable à une graine végétale capable, en poussant normalement, de produire telle plante particulière. Mais la croissance de cette plante se fera différemment selon les conditions de son environnement.

Les facteurs biologiques.

L'organisme psychosomatique humain évolue biologiquement

de la naissance à la mort. Selon le stade considéré, tous les organes constitutifs de l'organisme se modifient, évoluent. A chaque âge son fonctionnement, ses possibilités, ses goûts. Cette question est trop évidente pour mériter d'être développée.

Les facteurs circonstantiels.

L'organisme psychosomatique humain se développe au cours de ses vingt premières années environ ; sa croissance est alors terminée ; ensuite il pourra se perfectionner ou se dégrader, mais c'est au cours de la prime jeunesse, quand l'enfant est faible à tous points de vue, que les circonstances peuvent surtout entraver l'épanouissement de l'essence. Quand le milieu circonstanciel où le jeune être se développe est défavorable, négateur de cet enfant, certaines possibilités de son essence sont plus ou moins inhibées cependant qu'apparaissent des mécanismes psychiques n'appartenant pas à l'essence et qu'on doit appeler névrotiques. Comme les milieux circonstanciels ne sont jamais parfaitement favorables, on peut affirmer que tout être humain est plus ou moins névrosé ; mais on ne parle de véritable névrose pathologique qu'à partir d'un certain degré de déformation gênant l'adaptation à ce qu'on appelle « la réalité ».

Il est particulièrement intéressant d'étudier le jeu du Demiurge en envisageant séparément les trois centres fonctionnels de l'être humain. Rappelons le siège et la nature de ces trois centres :

— Le centre instinctif est situé à l'extrémité inférieure de la colonne vertébrale ; il commande en nous les mécanismes que nous partageons avec les animaux.

— Le centre affectif est situé dans la région cardiaque et au niveau de l'épigastre ; il commande nos mécanismes affectifs.

— Le centre intellectuel siège dans le cerveau ; il commande la pensée, consciente et subconsciente.

Nous allons montrer que les phénomènes émanant de ces trois centres résultent inexorablement de la Loi démiurgique et que la liberté personnelle que nous nous attribuons ne répond en réalité à rien.

Centre instinctif : il fonctionne partiellement dès la naissance, en un moment où la question du libre arbitre ne se pose même pas, faute d'éveil de la conscience psychologique.

Plus tard, à l'âge de la puberté, quand s'éveillera le désir érotique, il est évident que l'apparition de ce désir ne résulte pas d'une libre décision du sujet.

Centre affectif : il fonctionne dès le plus jeune âge. Il est évident, là aussi, qu'aucune libre décision ne détermine ce que l'être humain éprouve, ses « j'aime ou je n'aime pas ». On n'aime pas, ni on ne déteste parce qu'on a décidé ainsi en toute liberté. On peut ne pas manifester ses sentiments mais on ne peut pas les provoquer à son gré. Tout ce qui est affectif est interconditionné.

Centre intellectuel : allons-nous découvrir que, dans ce que nous appelons « notre pensée », nous sommes enfin libres, inconditionnés ? Pas davantage.

Lorsque nous sommes engagés dans une activité automatique ou lorsque nous ne faisons rien, notre imagination déroule

toujours un film imaginaire dont le scénario est le plus souvent tout à fait inutile, donc sot ; il est rare que ce scénario soit utile, c'est-à-dire qu'il ait des conséquences favorables. Dans tous les cas, les idées nous viennent, nous ne les créons pas librement.

Je sais bien que nous pouvons diriger notre attention sur tel sujet et l'y ramener en dépit des associations qui tendent souvent à les en écarter. Mais pourquoi cette activité *réflexive* qui nous demande des efforts plus ou moins pénibles ? Parce que notre désir de résoudre tel problème l'emporte sur la peine que nous y prenons. Or tout désir est affectivité, donc conditionnement.

Nous pouvons travailler à obtenir la maîtrise du mental et, par là, le silence intérieur. Mais cette révolte contre le fonctionnement mental est évidemment l'expression d'un intense désir d'échapper à cet asservissement ; de nouveau, nous trouvons, à l'origine de ces efforts, l'affectivité totalement conditionnée, ...et un nouveau servage.

Au fonctionnement intellectuel se rattache le problème du choix. Hésitant entre deux solutions, nous les envisageons intellectuellement, analysant les « pour » et les « contre » (tout au moins si nous ne sommes pas esclaves de notre impulsivité). Notre intellect est capable de fonctionner indépendamment de notre affectivité, avec la même impartialité que si notre situation concernait quelqu'un d'autre, en somme comme un arbitre libre de toute influence. Si nous délibérons en utilisant cette possibilité qui est nôtre, est-ce là notre fameux « libre arbitre » ? Remarquons que nous parlons encore seulement de la délibération qui précède

le choix. Mais que se passe-t-il lors du choix lui-même ? Si les deux éventualités de l'alternative sont l'une raisonnable et plaisante cependant que l'autre est déplaisante et pénible, nous sommes conditionnés nécessairement à choisir la première.

Mais, dans d'autres cas, l'un des choix est vu par nous comme raisonnable et pénible cependant que le second nous apparaît comme plaisant mais déraisonnable. Si nous choisissons notre plaisir bien qu'irrationnel, nous sommes évidemment conditionné par notre affectivité, laquelle n'est pas libre. Mais notre choix peut élire l'action rationnelle bien que déplaisante. Nous pouvons alors avoir l'impression que nous avons été le libre arbitre de notre décision et de son accomplissement. Pourtant ce serait là méconnaître un facteur conditionnant très important, notre besoin de la beauté morale de l'image que nous avons de nous-même ; notre narcissisme moral peut nous pousser vers ce qu'on appelle « la satisfaction du devoir accompli » et nous inciter à fuir la lâcheté qui nous infligerait la souffrance du remords, c'est-à-dire d'une tache sur notre image. Ce souci de notre image se retrouve dans de nombreuses circonstances ; par exemple, chez l'homme qui fait l'action déraisonnable parce qu'elle lui plaît, l'affectivité, influençant son intellect, lui fait élaborer des « rationalisations » mensongères qui légitiment son choix en lui prêtant un faux aspect rationnel ; chacun ne veut-il pas « avoir raison » de faire ce qu'il fait ?

Si nous sommes honnêtes envers nous-mêmes et que nous cherchions sincèrement l'origine de nos actes, nous leur trouverons toujours un fonctionnement affectif et, à travers celui-ci, le conditionnement démiurgique.

L'affectivité est de nature dynamisante (attraction ou répulsion) ; l'intellect, lui, n'est qu'un facteur d'information ; il nous montre, si son fonctionnement est honnête, l'action juste, utile, sans tenir compte de notre sensibilité. Son domaine est celui de la délibération informatrice ; mais lorsqu'il s'agit de passer à l'action, il est sans force et c'est l'affectivité qui nous conditionne, elle qui ne saurait être libre en aucune façon. Ce qu'on appelle « volonté » est en fait la résultante des désirs qui peuvent être nombreux et parfois inverses les uns des autres.

Comment d'ailleurs s'en étonner ? Le Soi Absolu qui est en nous n'y étant qu'à l'état de possibilité, notre personne, cet organisme psychosomatique, n'est pratiquement qu'un agrégat de phénomènes ; or nous avons vu que toute la phénoménologie de l'Univers est soumise, par l'intermédiaire de ses lois-filles, à la Loi-mère d'Inter- conditionnement. Si la réalisation du Soi est appelée « Libération », c'est précisément parce que, tant qu'elle ne s'est pas produite, nous ne sommes pas libres mais esclaves du Démon.

En somme, l'homme habituel (j'entends par là l'homme en qui le Soi ne s'est pas réalisé, c'est-à-dire pratiquement tout le monde) est tout à fait comparable à un pantin dont le corps et la pensée sont mus par un système de fils, système d'une complexité dépassant toute imagination. Les fils étant invisibles, l'homme est nécessairement persuadé qu'il fait ce qu'il fait parce qu'il le veut librement, qu'il pense librement à ce à quoi lui-même veut penser. Et ce que je viens de dire du « pantin » peut provoquer en lui un sursaut de révolte. Il en est pourtant ainsi.

Cette question capitale de la liberté humaine ou de son absence est rendue confuse par la non-discrimination entre liberté extérieure et liberté intérieure. Toute personne humaine désire être libre d'une oppression par autrui — et elle peut l'être — mais qu'en est-il par rapport à ses propres mécanismes intérieurs ? Du temps de l'esclavage, un esclave était contraint d'accomplir l'action ordonnée par son maître mais il se croyait libre d'en penser tout bas ce qu'il voulait. En fait, il pensait les pensées qui lui venaient ou qu'il désirait penser, mais était-il libre de créer ses pensées ? En réalité son intellect était conditionné. On peut retourner cette question dans tous les sens avec l'espoir de trouver l'exemple d'une activité motrice ou intellectuelle libre de tout conditionnement. Mais notre espoir sera déçu si nous réfléchissons loyalement ; toujours nous trouverons un conditionnement qui nous aura déterminé.

Les choses étant ainsi, comment croire encore à la fameuse « responsabilité » ?

LA MISSION DU DEMIURGE

Le D miurge, avons-nous dit, est comparable à un ordinateur programmé par Dieu. Accomplissant ce programme, il est semblable à quelqu'un qui, chargé d'une mission, la remplit. Cette mission d'une extrême complexité, nous n'en parlerons qu'en ce qui concerne les êtres humains.

Sans nous y attarder, disons que cette mission concerne l'ensemble de l'humanité ; chacun connaît les cycles hindous et leurs quatre périodes, en particulier la dernière, le *kali-yuga*, puisque, selon René Guénon, toute l'Histoire humaine que nous connaissons s'y déroule et que nous nous trouvons actuellement proches de sa fin apocalyptique. Nous ne saurions trop recommander la lecture d'un livre de René Guénon, « *Le Règne de la Quantité ou les Signes des Temps* » — sans se laisser décourager par les premières pages qui supposent, pour être comprises, une connaissance de la Métaphysique Traditionnelle. Après l'aboutissement du kali-yuga reprendra un cycle nouveau, débutant par ce qu'on appelle « *l'âge d'or* ».

L'homme est une créature très complexe. Il comporte tout d'abord un organisme psychosomatique analogue à celui des animaux (avec cette immense différence pourtant que le psychisme humain a un intellect que les animaux n'ont pas). Cet organisme de réalité relative, on le nomme en général le « *Moi* », *Moi* par lequel l'homme se définit en s'identifiant à lui de façon illusoire. D'autre part, en l'homme physique réside le

Noumène Divin qui est la Réalité Absolue de l'homme et auquel on donne le nom de « *Soi* » par opposition au Moi.

Le Moi est évidemment individuel tandis que le Soi est universel. En effet, considéré en Lui-même, objectivement, le Soi est universel ; cependant, du point de vue de la personnalité de la Réalisation du Soi (Réalisation rarissime), des différences individuelles s'imposent à notre esprit entre les divers hommes. En effet, comme nous le verrons plus tard, la Réalisation soudaine du Soi suppose de longues années au cours desquelles des modifications du conditionnement humain peuvent aboutir à un conditionnement tout particulier (la « mort spirituelle ») où la possibilité de Réalisation du Soi se transforme en cette Réalisation même. Aussi peut-on dire que, selon le degré de la maturité de la Connaissance, les hommes individuels sont plus ou moins proches, chronologiquement, de la Réalisation. Pour le Soi lui-même, le fait d'être à l'état de possibilité ou de Réalisation n'est qu'un seul et même état. La différence est purement subjective et consiste en un bouleversement du psychisme de l'homme chez qui survient de façon abrupte cette Illumination.

Mais laissons maintenant ce sujet puisque la libération de 1: esclavage démiurgique ne fait pas partie de la mission du Démiurge. Cette mission est tout d'abord de faire apparaître et d'entretenir la vie. Le Démiurge implante en l'homme la fausse évidence que la vie est un trésor (même si sa vie est malheureuse) d'une valeur inestimable. Il est à la source de la faim, de la soif, du sommeil, du désir érotique (conservation de l'espèce). Je sais bien que certaines personnes affirment, de bonne foi, que leur mort certaine leur est indifférente ; mais c'est que leur imagination travaille seulement dans l'abstrait ;

s'ils se trouvaient concrètement menacés de mort imminente, ils perdraient leur prétendue sérénité. La peur de la mort réside au fond de la psyché et, si l'on parvient imaginativement à réaliser la destruction de son propre corps, on éprouve un sentiment organique d'horreur et cela si fortement que, d'une façon irrationnelle, une telle chose apparaît impossible ou, du moins, invraisemblable. Conditionné de cette manière, chaque être humain est contraint de protéger sa vie. En agissant ainsi, le Démoniaque ne s'oppose pas à l'illumination car, comme le dit le proverbe, « *primum vivere, deinde philosophari* ». Il faut être un homme exceptionnellement sage pour dire cette parole de St Jean de la Croix : « *Viens, ô mort, si bien cachée que je ne te sente pas venir car la joie de mourir pourrait me redonner la vie.* »

Cet attachement à la vie suppose les compensations. Regardons-les de plus près et demandons-nous ce qu'elles compensent. Le Soi n'est, certes, chez la presque totalité des hommes, qu'à l'état de possibilité, mais l'intuition, non consciente, de cette possibilité existe aussi en eux. Ceci se constate quand on voit que l'homme ne se satisfait jamais de la compensation dont il jouit ; il lui faut toujours davantage : l'homme épris d'argent n'a pas un milliard sans faire tout ce qu'il peut pour en avoir un deuxième, puis un troisième, etc. ; Don Juan ne conquiert jamais assez de femmes ; le politicien croit à tort qu'il serait enfin comblé s'il était à la tête de l'Etat. Suffisons-nous de ces quelques exemples. Ce que les compensations compensent, c'est l'absence de la Béatitude Divine, éternelle et que rien ne menace. C'est là la nostalgie profonde de tout homme. Mais il ne cherche même pas comment obtenir ce pur diamant et, dans son manque de discernement, il court vers des ersatz, des simili, du toc, en

croyant que c'est là, pour lui, la valeur suprême. Et cette course est sans fin. Pendant ce temps, le pur diamant est en lui ; aussi ressemble-t-il à un homme qui, monté sur son bœuf, cherche son bœuf partout.

Comme l'homme habituel est ignorant (au sens où il croit vraies des opinions illusoires) et qu'il conçoit comme satisfaisantes les compensations dont d'autres jouissent et dont il espère jouir lui-même, c'est dans ses ersatz qu'il croit pouvoir trouver la Béatitude qui est, au fond, son besoin véritable. Qui, parmi les chrétiens, vit selon la parole de Jésus : « *Une seule chose est nécessaire, la Royauté de Dieu en vous* » ? Tous les hommes habituels passent leur vie à jouer et à espérer gagner ; en cela, ils restent des enfants et l'homme réalisé seul est adulte.

Revenons à la mission du Dément. A ce propos, laissez-moi conter une allégorie conçue par Monsieur Gurdjieff. Un énorme aérolithe, ayant percuté la Terre, en détacha une partie. En vertu de la loi de gravitation, cette partie et la Terre reprirent la forme sphérique ; ainsi naquirent la lune et la Terre actuelle. Les Grands Individus Cosmiques se réunirent pour déterminer les diverses radiations qui, venant de la Terre, nourriraient son satellite comme le Soleil nourrit la Terre. Ils comprirent qu'une sorte très spéciale de radiations serait nécessaire qui ne pourrait venir que de la souffrance humaine. « Cela est vrai, dit l'un des Grands Individus Cosmiques, mais cette créature qui ne fera que souffrir, et sans pouvoir rien espérer d'autre, se suicidera. » Aussi l'assemblée décida-t-elle de greffer, au bas du rachis humain, un organe particulier qui n'est autre que l'appareil compensateur, appareil qui, aveuglant l'homme, lui fait

prendre des ersatz pour « l'unique nécessaire ».

Quel serait en effet, sans l'appareil compensateur, le sort de l'homme. Recélant en lui le Soi Divin, à l'état seulement de possibilité, et ignorant la Voie de la Réalisation, cet homme souffrirait de la dérélition divine, ce qui est la peine même de l'Enfer. En réalité, nous sommes tous en enfer, mais nous ne nous en apercevons pas, incapables comme nous le sommes de distinguer les divers strass du diamant pur. (Rodin, écrivant un jour sur la sculpture, disait à un ami : Chaque fois que j'ai à écrire le mot « sculpture », j'ai envie d'écrire « Dieu. »)

Grâce aux compensations et à son propre aveuglement, l'homme éprouve ce qu'il nomme des plaisirs, des joies, et même des bonheurs (bonheurs tout autres que la Béatitude Divine dont nous ne pouvons avoir aucune idée). De plus, tout état intérieur étant éprouvé comme éternel, nous oublions souvent que nos ersatz eux-mêmes sont toujours transitoires et que nous vivons en fait sous un faisceau d'épées de Damoclès retenues par des fils fragiles.

La programmation démiurgique ne concerne que le monde phénoménal, elle n'a donc aucune relation avec la Réalisation du Soi ; elle n'a été édictée par Dieu ni pour la favoriser ni pour l'entraver. Il se trouve seulement, en fait, qu'elle dote ou non tel individu d'une intelligence lucide et indépendante de son affectivité, accompagnée d'un intense besoin de la vérité et d'une précise intuition métaphysique. Comme ces caractéristiques se trouvent rarement associées et que, dans l'immense majorité des cas, du moins à notre époque de kali-yuga, la programmation du Démiurge détourne presque toujours les hommes vers ces compensations où ces hommes

croient trouver le vrai sens de leur vie, la Réalisation reste dans son état de pure possibilité.

On peut rapprocher le D miurge du Mythe de Satan. En effet, Satan a deux aspects, l'un vis-à-vis de Dieu, l'autre vis-à-vis de l'homme. Vis-à-vis de Dieu, il agit en serviteur fidèle : dans le livre de Job, on voit Dieu le convoquer et le charger d'éprouver Job de mille man res, mission que Satan accomplit impeccablement. Vis-à-vis de l'homme, Satan est le menteur, celui qui dit « Non », le Tentateur qui détourne les hommes de la juste voie en leur offrant des compensations (le « divertissement » pascalien), l'or, la volupté, le pouvoir, etc., « Satan conduit le bal » ; « Le Prince de ce monde ». Le D miurge agit comme s'il voulait empêcher la Réalisation du Soi. Et pourtant c'est Dieu, ou le Soi, qui l'a programmé de cette façon. Il ne faut pas considérer cette situation, d'apparence incompréhensible, relativement à l'homme, mais relativement au planning cosmique que nous ignorons évidemment. Tout ce qui existe dans le Cosmos a des raisons cosmiques d'y exister, y compris la condition humaine.

DIEU ET L'HOMME

Dieu, omniscient, sait tout ce qui a eu lieu, a lieu, et aura lieu sur cette Terre. Mais, nous l'avons dit déjà, tous les phénomènes, dotés d'une réalité relative, sont équivalents pour la Réalité Absolue. Dieu aime infiniment le Soi qui est en chaque homme puisque le Soi est Dieu lui-même, le pronom Soi n'étant utilisé que pour le distinguer du Moi. Mais le Moi de l'homme est, aux yeux de Dieu, équivalent à n'importe quelle chose créée. Ce que nous appelons le Bien et le Mal sont équivalents pour Dieu, ainsi que tous les contraires de nos vues dualistes.

L'homme, qui rapporte tout à lui-même, conçoit Dieu comme un homme infiniment supérieur, mais un homme tout de même. S'il prie, il pense que Dieu l'entend et tient compte de sa prière. La plupart des prières sont des demandes comme si Dieu dirigeait les événements selon une affectivité qu'il n'a pas. Supposons une mère dont le fils chéri est gravement malade ; cette mère va demander à Dieu la guérison de son fils. En fait, ce fils guérira ou mourra selon les lois biologiques qui sont des modalités de la Loi d'Interconditionnement. Et la mère sera dans la joie ou la détresse selon l'événement. Mais, aux yeux de Dieu, la guérison ou la mort du fils, la joie ou la détresse de la mère, tout cela revient exactement au même. C'est comme si le Cosmos était une immense machine dont Dieu voit le fonctionnement ; Il peut voir une petite roue tourner dans un sens tandis qu'une autre tourne en sens inverse. Ces sens de rotation sont équivalents comme

participant également à la marche parfaite de la machine.

La « Morale » est seulement une esthétique ressentie par les hommes ; il est de belles actions et de vilaines, mais ce qu'on nomme péchés et vertus sont équivalents ; le mot « péché » doit être remplacé par « erreur » et certes, l'erreur est humaine, l'homme pouvant être conditionné à se tromper. Mérite et démérite correspondent seulement à des conditionnements différents dont l'homme-pantin n'est nullement responsable. Hitler était conditionné à détruire cependant qu'un Curé d'Ars l'était à construire, mais ils étaient aussi irresponsables l'un que l'autre. Dieu est amoral ; pour cet Esprit pur, sans affectivité envers les phénomènes, le beau et le laid sont équivalents.

Mais revenons à la prière-demande ; elle est tout à fait inefficace. Elle peut cependant conditionner la personne qui a prié à espérer davantage qu'auparavant ; cette efficacité subjective affective est la seule qu'elle puisse avoir.

Lorsqu'une telle prière a été « exaucée » une personne croyante est persuadée que cela est dû à sa prière. Dans le cas contraire, cette personne pense que « les voies de la Providence sont insondables », mais, dans une autre circonstance, elle se recueillera de nouveau dans une prière-demande.

Il est une autre prière, contemplative, ou « oraison de quiétude » ; l'être humain y contemple et adore les perfections divines. Cette prière peut mener à l'extase, mais celle-ci, transitoire, n'est en aucune façon la Réalisation ; elle est seulement la plus parfaite des compensations. Comme telle,

elle est un obstacle à la Réalisation, obstacle qui disparaîtra si la Connaissance progresse encore. Elle a pourtant un avantage, celui d'assurer une foi inébranlable ; en effet, la splendeur divine, au lieu d'y être seulement *pensée*, y est *vue* sous l'aspect d'une lumière toute nouvelle, lumière sans formes ni couleur, infiniment intense et qui pourtant n'éblouit pas l'œil spirituel. Elle n'est pas belle, elle est la Beauté même. Aussi la contemplerait-on inlassablement.

On retrouve l'opinion illusoire d'une relation directe entre l'homme et Dieu anthropomorphisé dans la croyance que Dieu récompense dès cette vie les bonnes actions et punit les mauvaises. Chacun connaît cette phrase : « Qu'ai-je donc fait au Bon Dieu pour qu'il m'envoie tant d'épreuves ? »

Rappelons l'abîme qui sépare le Noumène des phénomènes. Dans la contemplation, aucun des élans des personnes croyantes vers Dieu ne peut traverser cet abîme ; il atteint seulement une image mentale considérée comme parfaite en tous points mais de nature formelle, phénoménale elle aussi. Jamais la Réalisation ne pourra survenir grâce à des croyances émotionnelles.

TROISIÈME PARTIE

Agonie et mort de l'égotisme humain

CRITIQUE DES PROCEDES SYSTEMATIQUES

Le Soi qui réside en l'homme peut pourtant passer de l'état de possibilité à l'état de Réalisation. Cette dernière est soudaine, instantanée, mais elle doit être précédée d'une plus ou moins longue évolution du conditionnement humain.

Dès le début de son existence, l'enfant, encore incapable d'intuition métaphysique, tombe fatalement dans ce que Bouddha appelle l'ignorance. Ce mot « Ignorance », employé par Bouddha, ne désigne pas une absence de savoir ou de compréhension mais un solide ensemble d'opinions illusoires, prises pour d'évidentes vérités. Comment, par exemple, l'enfant ne serait-il pas assuré que c'est son organisme, corps et pensée, qui est sa véritable identité ? Comment ne croirait-il pas à sa liberté d'obéir ou de désobéir, de bien faire ou de mal faire selon la morale de son entourage, de mériter ainsi des compliments ou des reproches ? Il n'est pas naturel de voir, en sa propre personne, un pantin totalement conditionné.

Entre ces premiers états conditionnés et celui qui permet la Réalisation, une très importante évolution est nécessaire.

Le premier des nouveaux états apparaît si l'homme, adolescent ou adulte, rencontre une initiation juste à la compréhension théorique de la Métaphysique Traditionnelle. Ici, comme il en sera par la suite, la meilleure chose serait un Maître qui ait déjà bénéficié de la Réalisation. Mais en pratique, à notre époque, la recherche d'un tel Maître et de

son enseignement ne saurait aboutir, faute de l'existence d'un vrai Maître. En Inde et au Népal, nombreux se prétendent tels, mais... le rôle est trop plaisant à jouer. D'ailleurs la Réalisation n'est pas du domaine de la preuve. Il nous reste heureusement un grand nombre d'écrits où se trouvent consignés les textes du Védanta et l'enseignement des premiers Maîtres du Ch'an. La venue et l'enseignement de Boddhidharma en Chine vers l'an 600 après Jésus-Christ fut assimilé par ses élèves et adapté par eux selon le style de la pensée chinoise, fille du Tao. Durant la période s'étendant entre les années 600 et 800, l'enseignement resta pur ; il se fondait uniquement sur l'abandon des opinions illusoire de l'homme. Il restait ainsi fidèle à l'enseignement de Bouddha selon lequel toute la souffrance de la condition humaine venant de l'ignorance, la Réalisation ne pouvait survenir que grâce à la disparition de celle-ci.

Malheureusement, et c'est là une loi implacable, tous les enseignements initiatiques perdent peu à peu leur vrai sens comme l'ont fait ceux de Jésus-Christ et de Mahomet ; ils se dégradent jusqu'à n'être plus qu'un ensemble de superstition. Ainsi en fut-il du Ch'an qui, par la Corée, arriva au Japon où il s'émietta en de nombreuses sectes différentes.

Deux siècles environ après la venue de Boddhidharma en Chine, les Maîtres du Ch'an constatèrent avec peine que leurs élèves discutaient sans fin sur des points théoriques. Ils voulurent donner un coup de barre dans le sens rigoureusement inverse en conseillant la pratique du ko-an. Il s'agissait de comprendre un dialogue cryptique. Par exemple, à la question « Pourquoi Boddhidharma est-il venu en Chine ? », la réponse était « Le cyprès dans la cour » ; et l'attention de

l'élève devait rester fixée sur cet étrange dialogue jusqu'à ce qu'il le comprit. Le ko-an, insoluble par l'intellect rationnel, constituait une sorte de mur sur lequel l'esprit de l'élève venait buter sans cesse (parfois huit jours de suite sans sommeil). C'est là le but du ko-an : la musculature cérébrale subtile qui assume ce travail mental s'épuise comme s'épuiserait la musculature grossière portant sans arrêt un fardeau (si du moins l'élève a eu le courage de se martyriser ainsi). L'intellect en arrive à ne plus pouvoir fonctionner ; il a transcendé la dualité « rationnel-irrationnel ». Comme c'est le fonctionnement habituel du mental qui empêche l'accès à la Vérité Absolue, l'accès devient possible à cette Vérité qui est au-delà de la forme. Alors, pendant un moment, l'élève ne pense plus quoi que ce soit formellement et tout se passe comme si le Soi s'éveillait en lui ; et le Soi s'éveille en lui ; il éprouve plus ou moins la Béatitude Divine. Mais un tel résultat est transitoire car le principe vital rétablit les possibilités ordinaires du cerveau et ses conditionnements habituels. Le Soi revient à son état antérieur de simple possibilité. Et, l'élève dût-il recommencer en utilisant tel ou tel autre ko-an, ses résultats resteront toujours transitoires.

La pratique du ko-an est, aujourd'hui encore, préconisée. Une jeune femme m'a raconté comment elle fut reçue, au Japon, dans un monastère Zen. On lui dit dès l'abord que l'intellect ne servait à rien, qu'il n'y avait rien à comprendre intellectuellement et on lui a donné un ko-an à résoudre. Elle ne fut pas de ceux, d'ailleurs rares, qui parviennent à une pseudo-libération transitoire.

Le ko-an était la première des *méthodes* qui devaient être préconisées pour obtenir ce que les Japonais nomment *satori*

(la Réalisation). Il y en eut beaucoup d'autres. Un vieux zéniste resta accroupi trente ans devant un mur ; ne sentant rien se produire, il vint trouver Hui-neng, le sixième Patriarche, et celui-ci, en quelques phrases, le convainquit qu'il avait perdu son temps.

Chen-houei (Maître Dhyana du Ho-tsö, qui vécut de 668 à 760) préconisa « *la pensée sans demeure* », c'est-à-dire sans que l'élève laisse le monologue intérieur se développer autour d'un même sujet ; je ne veux pas m'attarder à démontrer pourquoi cette tentative échoue fatalement car il me faudrait exposer longuement les mécanismes très complexes de nos rêveries.

De nombreux procédés furent et sont toujours conseillés sous le nom étrange de « *méditations* » (méditation signifiant en réalité réflexion profonde) : la fixation constante de l'attention sur un objet unique et toujours le même, la respiration par exemple. Dans notre Occident, un autre procédé est proposé et pratiqué sous le nom de « *Zazen* » ; il s'agit d'une attitude corporelle très précise que l'élève doit surveiller sans défaut, ce qui empêche évidemment les divagations mentales. Ces procédés ne peuvent pas plus que d'autres mener à la Réalisation, mais certains peuvent avoir du moins le mérite de conditionner une plus grande maîtrise du comportement et un plus grand calme intérieur.

J'ai, moi aussi, mérité le même reproche puisque, dans un livre intitulé *Lâcher Prise*, j'ai conseillé, à la fin de l'ouvrage, un procédé que je nommai « langage divergent » et qui se révéla aussi inefficace que les autres. L'erreur, trop humaine, est de croire qu'il y a un procédé, une méthode, vulgairement parlé

un « truc », et qu'il faut chercher dans ce sens.

Ecoutons plutôt Hui-neng :

*« Moi, Hui-neng, je ne connais nul procédé ;
Mes pensées ne sont pas supprimées ;
Le monde objectif excite à jamais mon esprit,
Et à quoi sert de faire mûrir l'illumination ?*

L'Illumination a mûri en Hui-neng mais il ne l'a pas fait mûrir par un travail systématique quelconque. Il n'a rien *fait* et il n'y a rien à *faire*.

Je veux dire quelques mots du *hatha-yoga* bien qu'il ne nous vienne pas d'Extrême-Orient mais de l'Inde, parce qu'il connaît une certaine vogue chez nous. Je causais un jour avec le Pr Suzuki et le hatha-yoga vint dans notre conversation. Le Pr Suzuki me dit : « Il faut être homme pour que vous vienne l'idée de postures aussi bizarres. Regardez les animaux ; aucun d'entre eux ne fait quoi que ce soit de semblable. »

On peut se demander pourquoi les hommes désireux de la Réalisation ont une telle prédilection a priori pour les méthodes systématiques. En fait, rares sont les hommes qui ont l'audace de penser par eux-mêmes. Un exemple pris dans la vie quotidienne : un homme a égaré un objet dans son appartement ; souvent il aimera mieux bouleverser tout chez lui plutôt que de s'asseoir et de se demander calmement où et quand il a utilisé cet objet et à quels endroits il a pu le laisser. L'homme répugne fort à réfléchir par lui-même. Il lira une foule de livres sans esprit critique, assistera à des conférences peu claires ; il y assistera parce qu'elles sont données par un

Oriental, et cela sans se rendre compte que la conférence ne vaut peut-être rien. Si la Réalisation était assurée pour toute personne qui eût déplacé d'un kilomètre dix mille pavés, bien des gens se mettraient à ce travail agréablement stupide. Mais réfléchir par soi-même ! Ceci peut s'expliquer par la crainte de se tromper ; mais l'erreur se révèle pour telle un jour ou l'autre et il en résulte toujours un progrès vers la vérité. Pourquoi la craindre ?

J'ai parlé de quelques procédés en les critiquant mais il est beaucoup plus intéressant de considérer que tout procédé, quel qu'il soit, conçu par les mécanismes intellectuels de l'homme, sont enfantés sous la domination du Démon ; or celui-ci ne saurait fonctionner hors de son domaine qui est phénoménal ; il ne saurait faire de l'homme-pantin qu'un pantin différemment conditionné mais toujours situé du côté phénoménal de l'abîme dont nous avons parlé, sans pouvoir jamais franchir cet abîme.

D'autre part, préconiser une « méthode », c'est proposer à l'homme une voie *ascendante*, c'est-à-dire une voie où l'on pourrait progresser, s'améliorer chaque jour, avancer peu à peu vers la Réalisation, tel un voyageur qui atteindrait Shangri-La au sommet d'une montagne s'il a le courage et la persévérance nécessaire. Au cours de cette ascension, la vie deviendrait plus vraie jusqu'à atteindre la Vraie Vie dont parlait Rimbaud lorsqu'il écrivait : « *La vraie vie est absente ; nous ne sommes pas au monde.* » C'est oublier ce que Jésus affirmait à Nicodème : « *En vérité je te le dis, si l'homme ne meurt pas, il ne saurait renaître.* »

La vraie voie, nous en parlerons bientôt, est descendante

jusqu'à ce que l'homme, au plus bas, touche et possède l'axe ou arbre du Ciel et soit porté jusqu'à l'infinie hauteur de la Vacuité.

COMPREHENSION INTELLECTUELLE THEORIQUE ET CONNAISSANCE VECUE

Quel est le rôle de l'intellect dans l'évolution intérieure qui précède la Réalisation ? Certains esprits ont soutenu que l'intellect pur ne servait à rien et qu'il constituait plutôt un empêchement ; seule, disent-ils, la Connaissance par l'être entier, vécue, éprouvée, est féconde. Il y a du vrai dans cette thèse mais comment cette Connaissance, qui transcende le domaine rationnel, apparaîtrait-elle si l'ignorance n'avait pas été dissipée tout d'abord dans ce domaine, si les opinions illusoires étaient restées l'objet de croyances indiscutées parce que considérée inconsciemment comme indiscutables ?

Non, la critique des opinions courantes qui nous entourent d'une ambiance paralysante est tout à fait nécessaire. Le danger que présente la compréhension théorique intellectuelle ne réside pas en elle-même, mais dans l'abus qui pourrait en être fait. Un passage plus ou moins long doit être accompli à travers la compréhension purement intellectuelle jusqu'à ce que celle-ci ait atteint ses vérités essentielles, celle, par exemple, qui nous montre notre nature de pantins somnambules qui rêvons notre vie.

Lorsque enfin nous en sommes là, nous constatons que nous ne vivons pas en accord avec cette lucidité obtenue, et qu'il en sera toujours de même tant que nous envisagerons le problème de notre condition au moyen de la réflexion intellectuelle. Cette réflexion, après avoir été nécessaire, est

devenue une impasse. Notre nostalgie de la Vraie Vie se traduit alors par une attitude interrogative et informelle où nous sommes comparables à un point d'interrogation qu'aucune question formulée ne précède plus et à laquelle aucune réponse n'est encore donnée. Nous vivons notre vie ordinaire comme le véritable ko-an et en situant au-delà d'elle la « chose » mystérieuse dont nous avons la nostalgie profonde.

Ce qui différencie la Connaissance vécue — qui accompagnera instantanément la réalisation — de la compréhension purement théorique est de nature *qualitative*. Ce qui la caractérise n'est pas que l'intellect y fonctionne moins mais qu'il n'y fonctionne plus en philosophe. Il y fonctionne dans la conscience de chaque instant vécu, tout bonnement.

LA MORT-POUR-RENAITRE

Les littératures Ch'an et Zen nous déçoivent à ce sujet ; elles nous parlent d'un certain nombre de cas de Réalisation qui diffèrent grandement les uns des autres ; et elles sont souvent muettes sur la façon dont tel Maître a obtenu sa Libération. Ceci concorde avec l'inefficacité des méthodes et de toute technique ; sinon, un homme libéré pourrait dire comment il s'y est pris et combien il lui a fallu de temps pour atteindre son but.

Tout ce que nous pouvons savoir, c'est tout d'abord que les hommes destinés à la Réalisation se sont, à un moment ou l'autre de leur vie, détachés de toute compensation et consacrés entièrement à cet unique but. Jamais leur pensée ne semble détournée vers quoi que ce soit d'autre. A côté de ce détachement qui leur est commun, ces hommes suivirent des voies très diverses. Mais il est quelque chose qu'ils ont tous connu : l'échec, ou des échecs successifs s'ils ont emprunté plusieurs voies. C'est là la voie descendante des échecs répétés jusqu'à l'échec final. Je veux citer, à ce propos, une remarquable intuition de Dag Hammarskjöld :

« Mené dans le labyrinthe de la vie, j'arrive à un moment et à un endroit où je comprends que le chemin conduit à un triomphe qui est une catastrophe et à une catastrophe qui est un triomphe... et que la seule élévation possible pour l'homme est dans les profondeurs de l'humiliation. »

La mort de l'ego et la renaissance sont simultanées ; quant aux moments qui précèdent immédiatement la « mort », ils sont les mêmes pour tous les hommes en qui elle a lieu. L'état intérieur, durant ces moments, est fait d'une humiliation complète et acceptée, c'est-à-dire de la vision de soi-même comme n'étant rien, comme n'étant pas. La pensée, dévalorisée, s'arrête. L'affectivité cesse aussi de fonctionner car l'homme éprouve à la fois deux sentiments d'intensités égales : d'une part le désespoir en ses propres possibilités, d'autre part une confiance totale dans le Soi en faveur de qui le Moi abdique. A ce moment, enfin, l'homme cesse de rien faire pour sa Réalisation tout en désirant celle-ci de tout son être. Citons une phrase du Zen :

« Le satori tombe sur nous à l'improviste quand nous avons épuisé toutes les ressources de notre être. »

Ces ressources sont les forces dont nous dote le Démon, forces constamment orientées vers le bonheur terrestre, vers les compensations, vers les affirmations de notre Moi, vers les succès. Dans leur ensemble, ces forces sont notre orientation centrifuge forcenée dans le labyrinthe de la vie. Elles sont aussi les pièges de l'intellect quand celui-ci se prétend capable de résoudre pratiquement l'énigme de la condition humaine (les méthodes ou techniques).

L'instant où sont épuisées toutes les ressources de notre être est l'instant de la Réalisation. En voici une description dans le Ch'an : « Léger contact d'un fil sous tension et voilà une explosion qui ébranle jusqu'aux assises de la Terre; tout ce qui gisait dans l'esprit éclate comme une éruption volcanique ou

jaillit comme un coup de foudre. »

Le labyrinthe de la mythologie grecque peut être utilisé symboliquement pour comprendre l'évolution de l'homme vers la mort-pour-renâître, mais à condition d'y apporter d'importantes modifications^[3]. Notre labyrinthe, construit sur le sol, est horizontal. Il ne comporte aucune issue dans ce plan. On n'en peut sortir qu'au centre, où se trouve le Minotaure, et selon un trajet vertical. Ce trajet passe par le milieu du Minotaure et n'est autre que ce que la Métaphysique Traditionnelle appelle l'axe ou l'arbre du Ciel^[4]. L'homme naît, lors de sa première naissance, en ce centre mais sans pouvoir alors en avoir conscience. Dès qu'apparaît son intellect, il explore le monde extérieur à la recherche de compensations. Autant de trajets centrifuges qui, un jour ou l'autre, se révèlent des impasses. A mesure que les impasses explorées sont exclues, le sujet est peu à peu traqué vers le centre. Les Grecs, qui facilement humanisaient leurs Dieux et déifiaient leurs héros, font tuer le Minotaure par Thésée. Dans notre labyrinthe symbolique et métaphysique, c'est le Minotaure qui dévore Thésée. Celui-ci retrouve ainsi l'axe du Ciel ; il est alors aspiré jusqu'au divin Absolu et libéré de la prison qu'était pour lui le labyrinthe. De notre point de vue habituel, cette exploration du labyrinthe allant d'impasse-échec en impasse-échec pour aboutir à être dévoré est vue nécessairement comme une voie *descendante*. C'est par le zéro que passe la voie vers l'infini.

En somme, à l'échelle du microcosme humain, la Réalisation est une fantastique révolution : chez l'homme habituel, le Demiurge dominait l'affectivité et celle-ci dominait tout le comportement ; la Réalisation opère une virevolte qui amène

l'intellect, devenu Mental Cosmique, au-dessus de l'affectivité et lui donne la béatitude infinie. Le Démoniaque ne dirige plus que la partie animale ou végétative de l'homme. Ce qui légitime le terme de « mort spirituelle », c'est la disparition de toute l'architecture égotiste du Moi régnant.

La durée de l'évolution intérieure qui va du premier désir de la Réalisation aux derniers instants de cette mort-pour-renaître est très variable. Si elle n'a été que de deux ans pour Ramana Maharshi, elle fut, bien plus souvent, de dizaines d'années. Est-ce à cela que pensait Bouddha quand, interrogé sur la plus grande vertu de l'homme, il répondit que c'était la *patience* ?

*

La voie descendante se traduit tout d'abord par la dévalorisation des compensations. Lorsque nous envisageons de jouir de l'une de celles-ci, une voix s'élève aussitôt en nous : « Et puis après ? » ou « A quoi bon ? » Et l'illusoire plaisir proposé ne nous attire plus.

A mesure que l'écran psychique sur lequel se projetaient les fantasmes compensateurs perd de son opacité, l'œil spirituel perçoit, à travers lui, la nuit profonde, c'est-à-dire la nostalgie principielle de notre abandon de Dieu. C'est ce qu'exprime Jésus crucifié lorsqu'il s'écrie : « *Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » C'est en naissant, lorsque l'âme — pour parler comme Platon — tombe dans un organisme humain, que tout se passe pour nous comme si nous étions réellement abandonnés de Dieu.

Dans la mesure où l'homme perçoit la nostalgie principielle —

car le processus est lentement graduel — il éprouve une tristesse nouvelle, apparemment incondidonnée, à laquelle il cherche tout d'abord des raisons d'être ; mais, ou bien il n'en trouve pas, ou bien tout à fait disproportionnées avec cette tristesse profonde. D'ailleurs, pour utiliser cette souffrance^[5], il faut commencer par la purifier en chassant de notre pensée ces circonstances. La souffrance n'en reste pas moins présente, et nous pouvons alors l'éprouver consciemment, sans penser. C'est un malaise diffus dans tout l'être, dans tout le corps, avec parfois une localisation au niveau du cœur. Cette purification première de la souffrance est rendue possible et ennoblie par la compréhension que *toute souffrance morale, grande ou petite, traduit notre nostalgie de Dieu*. L'homme « libéré vivant » — en qui cette nostalgie a évidemment disparu — est totalement invulnérable à la souffrance, justement parce que la source de celle-ci n'existe plus.

Telle est la véritable acceptation de la souffrance, acceptation qui n'a rien de commun avec la résignation. Cette acceptation est parfaitement exprimée par la parole de Jésus : « *Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne.* »

Lorsque l'homme touche le fond de *la Nuit des sens et de l'esprit* (saint Jean de la Croix), sa sensibilité et sa pensée tendent vers l'arrêt fonctionnel complet, arrêt qui déclenchera la Réalisation.

A un disciple qui lui demandait quel était l'ultime mot du Ch'an, son Maître répondit : « C'est oui. » L'homme habituel, devant ce qui le peine, a l'attitude « Non » et il se révolte ; cette révolte, souvent impuissante, est cruelle. Apprenons, dans toutes les circonstances, à avoir l'attitude « Oui », à être

en accord avec nos malheurs comme avec nos bonheurs. Nos bonheurs sont des moments de détente fort utiles, mais bénissons aussi et éprouvons entièrement nos malheurs, nos souffrances, notre ennui, puisque, dans cette attitude seulement, notre condition égotiste reçoit les coups qui la mènent à sa disparition. Un travail inconscient se fait alors en nous, travail que notre intellect serait bien incapable d'assumer et que seul accomplit le soi.

*

Nos malheurs ? On distingue à juste titre les *souffrances morales* des *douleurs physiques*. L'homme libéré, qu'aucune souffrance morale ne peut atteindre, reste sensible à la douleur physique. Cependant il ne l'éprouve plus comme le fait l'homme habituel ; il la ressent mais cela lui est indifférent. Ceci prouve que, chez l'homme habituel, la douleur physique s'accompagne toujours d'une souffrance morale ; cet homme, en effet, revendique d'avoir un corps toujours indolore ; cette revendication contrariée provoque une révolte psychique douloureuse puisque souvent impuissante.

Mais c'est de la souffrance morale que nous voulons surtout parler. Son apparition n'est pas aussi facile à comprendre que celle de la douleur physique où des nerfs sensitifs sont irrités et conduisent leur irritation jusqu'au cerveau, jusqu'à la conscience.

L'explication de la souffrance morale implique que nous remontions à la question primordiale d'Hamlet, au *Doute d'Etre* qui habite toute âme humaine. L'homme a la juste intuition de sa nature divine, du Soi qui est sa Réalité Absolue,

et, en même temps, il se définit par sa personne particulière qui a pourtant l'évidence constante qu'elle ne possède aucun des attributs divins ; mais l'intuition de sa divinité ne peut être réfutée par rien parce qu'elle est juste (en dépit du fait que le Soi ne soit en l'homme habituel qu'à l'état de possibilité). La présence simultanée, en l'homme, de ces deux évidences contraires aboutit fatalement au *Doute d'Etre*, problème qui, ainsi posé, est insoluble. L'homme cherche pourtant, toute sa vie, à le résoudre dans le sens de sa prétention divine personnelle, c'est-à-dire par des succès qui affirment son Moi. Sans cesse, l'homme habituel fait des efforts extérieurs et intérieurs pour être « heureux » ; il recherche des compensations ; si la malchance l'atteint, ou bien il se révolte d'une façon plus ou moins impuissante et souffre intensément, ou bien il se résigne, se réfugiant ainsi dans une révolte muette et inactive où il souffre moins et où le temps le soulagera.

Dans l'état de souffrance morale, l'homme est habité par une quantité variable d'énergie dysharmonique, bipolaire contrastée, qui se constitue en cercle vicieux imaginatif-émotif. Cette énergie trouve une issue par l'imagination, mais celle-ci réactive en même temps l'énergie dysharmonique qui sourd du centre affectif. Aussi cette énergie n'est-elle utilisable pour la Réalisation que si le cercle vicieux est brisé au niveau de l'imagination, du mental, et cesse par là de constituer une masse énergétique formelle, un corps étranger que l'organisme doit rejeter. Car la matière première de cette énergie bipolarisée est en vérité une portion de l'énergie vitale, personnelle et homogène, du sujet. Dès que je consacre mon attention à ce que ressent mon corps, sans penser, l'énergie de la souffrance perd sa dysharmonie, elle cesse de me déchirer entre deux pôles et elle est à la disposition du Soi qui

s'approche plus ou moins de son éveil dans la mesure où diminue la prétention divine du Moi.

Si nous savons nous servir ainsi de nos souffrances, la vaniteuse prétention du Moi diminue donc ; notre état intérieur descend dans la direction de la nostalgie principielle à laquelle faisait allusion Rimbaud lorsqu'il écrivait :

*« O mille veuvages
De la si pauvre âme. »*

En outre, le désir nous vient, de plus en plus souvent, de ressentir en notre corps ce malaise que provoque l'impression de la déréliction divine. En général, le système compensateur masque ce malaise comme si celui-ci se trouvait dans la direction qu'il ne faut surtout pas prendre. Mais un regard lucide et impartial démasque facilement le précieux malaise ; précieux puisqu'il mène peu à peu vers la nostalgie principielle dont l'enfer, à peine atteint, se transforme soudain en paradis. Tant il est vrai que la voie de la Royauté Divine en nous doit être précédée par l'illusoire évidence de son absence, et que la voie du vrai Bonheur, infini et éternel, doit passer par la perte totale de tout espoir en lui.

Toutes les souffrances sont pour nous des humiliations. Celles-ci, dès qu'elles sont acceptées, se transcendent en juste humilité, en visions de notre Moi comme « étant » de moins en moins. Puis, à l'instant même où nous le voyons enfin comme n'étant rien, comme n' « étant » pas, le Soi se réalise et nous envahit tout entier, nous révélant que, sans en avoir eu jusque-là conscience, nous avons toujours été Lui dans la splendeur de sa Réalité Absolue.

QUATRIÈME PARTIE

N.B. - Les pages qui suivent constituent un complément rajouté en janvier 1984 à l'ouvrage publié en 1979.

LA RECHERCHE DU BONHEUR

La recherche du bonheur est une entreprise à laquelle tout homme s'emploie. Dans l'immense majorité des cas, cette recherche a lieu dans la vie phénoménale, c'est-à-dire dans le domaine de ce que l'homme habituel considère comme l'unique Réalité. La Métaphysique, si elle est rencontrée dans un livre ou une conversation, ce qui est déjà fort rare, est considérée par cet homme habituel comme un jeu de l'esprit, un jeu qui ne correspond à aucune réalité, complètement inutile, et vis-à-vis duquel celui qui s'y efforce n'est qu'un rêveur dont la santé mentale est plus ou moins atteinte.

Pourtant tout homme a, au fond de sa psyché, la nostalgie inconsciente d'un bonheur absolu. Faute de mieux, il cherche en fait un bonheur relatif et partiel tout à fait insuffisant ; il s'en contente souvent s'il est, comme on dit, « philosophe ». Un proverbe le dit : « On ne peut tout avoir ». Un autre proverbe, anglais celui-là, exagère dans le pessimisme : « La vie est une damnée chose après l'autre. » Nous connaissons des bonheurs partiels, parfois très grands ; mais ils sont toujours menacés et, de toutes façons, la mort y mettra un terme.

Beaucoup d'hommes ne sont pas « philosophes » mais cherchent, avec une ambition passionnée, telle réussite particulière dont ils attendent un immense bonheur. Parfois ils atteignent leur but mais ils s'en lassent au bout d'un certain

temps. Salomon a possédé toutes les choses exquises que les hommes peuvent désirer mais, à la fin de sa vie, il conclut que « *Tout est vanité et poursuite de vent* ». La recherche du bonheur absolu, total et éternel, dans le plan des phénomènes, est une absurdité puisque sa réussite est impossible.

Le métaphysicien sait que seule la Réalisation peut conférer à l'homme l'Éveil, en lui, du Soi, donc du Bonheur Absolu et de tous les aspects du Divin. Le Libéré Vivant est immortel, éternel. On pourrait objecter que le corps de cet homme mourra et avec lui son Moi. Certes, mais ce corps phénoménal, ce Moi, est mort déjà à l'instant de la Réalisation ; rappelons la parole de Jésus à Nicodème : « *En vérité, je te le dis, si un homme ne meurt pas, il ne saurait renaître.* » A l'instant de la Réalisation (ou Délivrance, ou Libération, ou Éveil, ou Illumination), peu importe que le corps animal ait à mourir biologiquement plus tard, car ce qui meurt alors n'affecte en rien le Libéré Vivant ; tin abîme sépare le corps illusoire, le Moi, du Soi qui est l'unique Réalité de ce Libéré Vivant.

L'homme Réalisé a un corps comme vous et moi mais, à ses yeux, ce corps n'est pas un Moi particulier ; cet homme est le Soi et, pour le Soi, il n'y a pas de différence entre son corps et n'importe quel autre corps, et même n'importe quel autre objet phénoménal.

En voici un exemple : j'ai reçu un jour la visite d'un médecin qui était allé aux Indes et avait eu le privilège de rencontrer Ramana Maharshi. (Rappelons que tout ce que nous savons de Ramana Maharshi nous donne l'évidence qu'il était Libéré Vivant). A cette époque le Maharshi était à la fin de sa vie terrestre ; amputé d'un bras il souffrait, par crise aiguës, d'une

métastase cancéreuse des ganglions de la base du cou. Pendant que les deux hommes s'entretenaient, le visage du Maharshi changea brusquement. On sait qu'une certaine correspondance existe, dans l'expression d'un visage, entre sa partie inférieure (au-dessous du nez) et sa partie supérieure (les yeux,

le front) ; la partie basse traduit des états affectifs, la partie haute des états intellectuels et spirituels. Lorsque le visiteur observa que le visage du Maharshi se modifiait tout à coup, il vit que la partie basse se contractait, se crispait sous la souffrance, cependant que la partie haute gardait son expression habituelle de parfaite sérénité. L'un des disciples du Maharshi dit alors : « Maître, vous paraissez souffrir ? » Le Maharshi répondit : « En effet, ce corps souffre. » Le disciple reprit : « Mais vous semblez souffrir cruellement ! » « — En effet répondit le Maharshi, on peut dire cruellement. » Alors, comme le disciple exprimait sa peine de voir ainsi souffrir son Maître, celui-ci conclut le dialogue en disant : « Mais quelle importance cela a-t-il ? » Cette anecdote montre que, si le Maharshi continuait à apparaître comme un corps, il n'était plus ce corps. Son cerveau ressentait et, ressentant seulement ce qui concernait ce corps, il n'éprouvait rien consciemment (sauf le Bonheur absolu et éternel).

Revenons aux bonheurs partiels et transitoires que connaît l'homme habituel, non libéré. Ils consistent en satisfactions de désirs éprouvés par cet homme. Ces désirs sont souvent conscients par avance (d'une façon plus ou moins exacte car l'homme qui désire enjolive souvent, lorsqu'il envisage le succès, ce que sera, selon lui, sa satisfaction. Parfois un ensemble de circonstances entraîne des satisfactions imprévues et par conséquent non désirées par avance).

La recherche du bonheur se traduit par la recherche de la satisfaction des désirs. Les désirs sont des forces, plus ou moins puissantes, qui poussent l'homme vers les efforts qu'il juge comme devant être efficaces. Mais il ne faut pas oublier la complexité de la psyché humaine qui souvent comporte simultanément des désirs contraires. Le psychologue qui comprend cela comprend du même coup l'absurdité de la croyance commune en une force intérieure indépendante des désirs, force imaginaire que le commun des mortels nomme « volonté ». Ce qu'on nomme ainsi est seulement la résultante des désirs. Dire, par exemple, qu'un enfant manque de volonté sans envisager, pour comprendre cet enfant, les modalités de ses divers désirs, n'est qu'une méprise. Tel ou tel psychologue écrira même un ouvrage sur « l'éducation de la volonté » sans chercher tout d'abord à savoir ce qu'est cette fameuse « volonté ».

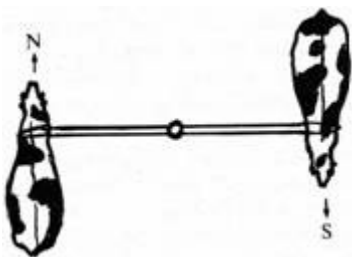
Laissons l'inexistante « volonté » et revenons aux désirs qui, eux, existent. D'où proviennent les désirs ? D'où leurs modalités exactes ? Ils sont, comme toute tendance, conditionnés par l'hérédité et les circonstances de la vie.

DUALITÉ ET DUALISME. POSSIBILITÉ DE L'HUMILITÉ PARFAITE

La troisième partie de ce livre a énoncé les notions essentielles d'humiliation et d'humilité, et affirmé que l'obtention de l'humilité parfaite était l'accès à la Délivrance. Mais de nombreuses questions devront être examinées et comprises pour soutenir cette affirmation. Bien que celle-ci soit la question centrale, axiale, de tout cet ouvrage, nous devons paraître la négliger au profit d'autres sujets. Mais en effet, si nous semblons nous éloigner de la compréhension la plus importante de toutes, c'est pour y revenir ensuite avec les notions nécessaires à son évidence.

La notion d'humilité s'éclairera par la compréhension de la notion inverse, celle de l'orgueil. Peut-être vous étonnerez-vous que je ne dise pas « la notion contraire » ? Certes, le monde phénoménal est construit sur le mode de la dualité (chaud-froid, clair-obscur, grand-petit, bon-méchant, intelligent-sot, etc.). Mais « dualité » n'est pas « dualisme ». C'est par le jeu de notre affectivité subjective que nous sommes amenés à opposer ce qui nous plaît à ce qui nous déplaît, ce que nous admirons à ce que nous méprisons. Mais, pour notre intellect pur, objectif, indépendant de notre affectivité, il n'existe aucune chose qui soit le contraire d'une autre. Imaginez un bâton ; il a, certes, deux extrémités différentes, inverses, mais bien qu'inverses, ces deux extrémités ne se contredisent pas ; elles sont même aussi nécessaires l'une que l'autre à la constitution du bâton et à son

usage. Un schéma symbolique, vu d'en haut, illustrera cette juste notion des « inverses-complémentaires » : un poteau axial,



vertical, est utilisé pour forer le sol en un mouvement rotatoire. A ce poteau est fixée une tige horizontale et, aux extrémités de cette tige, deux bœufs sont attachés en sens inverse. A tel moment, ces bœufs marchent l'un vers le nord, par exemple, l'autre vers le sud. Evidemment la barre transversale oblige les bœufs à suivre un cercle, mais, à chaque instant donné, leur effort est dirigé vers la tangente à ce cercle. On pourrait penser qu'ils vont en sens contraire et que leurs forces se paralysent l'une l'autre. Il n'en n'est rien et ces forces concourent à la rotation du poteau central, c'est-à-dire que ces bœufs collaborent et que leurs actions, loin d'être contraires, sont « inverses- complémentaires ». Dans le monde phénoménal toutes les choses que nous disons contraires sont en réalité, inverses-complémentaires .

Revenons à l'orgueil et à l'humilité. Ces notions ne sont pas des contraires mais des inverses-complémentaires.

Une notion est très importante ici qui concernera la dualité. Nous avons parlé de l'Humilité Parfaite. Est-elle possible bien qu'elle contredise l'idée commune selon laquelle « rien n'est

parfait en ce monde » ? Pour comprendre que l'humilité peut être parfaite, il faut voir que toute paire duelle, dans le monde phénoménal, comporte deux extrémités quantitativement différente. Citons un exemple concernant le phénomène de la chaleur. Nous distinguons le chaud du froid ; ce sont là deux inverses-complémentaires. Ils sont évidemment différents, mais, à côté de cette différence banale et connue de tout le monde, il en est une autre qui, dès l'abord, paraît très étonnante. Si le physicien étudie l'échelle des températures, il se rend compte que le haut de cette échelle échappe à toute connaissance possible ; nos savants trouvent toujours des limites provisoires aux chaleurs qu'ils produisent, mais rien ne prouve qu'un jour ils ne seront pas capables d'en produire de plus élevées. En chauffant de plus en plus un corps, ce corps se volatilise, se transforme en gaz. Mais, si des moyens nouveaux permettent de chauffer ce gaz encore et encore, il ne sera jamais possible d'affirmer qu'on a atteint une température indépassable qui serait la « chaleur absolue ». La chaleur superficielle du soleil est de 3 500 degrés Réaumur.

Mais d'autres astres, plus importants, ont une chaleur superficielle sans doute supérieure. D'autre part, si un savant étudie le froid (qui ne s'oppose au chaud qu'au point de vue subjectif), il peut, dans son laboratoire, atteindre presque la température de moins 273°15 que l'on nomme « le zéro degré absolu », mais aucun progrès ultérieur ne permettra de descendre au-dessous ni de l'atteindre exactement. Servons-nous de cet exemple symbolique ; l'Orgueil a des manifestations illimitées. Plusieurs « grands hommes » ont tenté de soumettre tous les habitants de la Terre et, si l'on découvrait quelque corps céleste habitable par des hommes ou des créatures analogues, on peut imaginer que cette folie

orgueilleuse pousserait un homme à conquérir cette planète. L'inverse complémentaire de l'orgueil est l'humilité et la manifestation de cette dernière a une limite indépassable que l'on pourrait nommer « la simplicité absolue » (ou « Humilité absolue »). L'humilité parfaite peut donc être atteinte et être précisément la mort du Moi. L'homme qui atteindrait ce niveau zéro d'Orgueil serait « l'homme parfait » et n'aurait plus jamais, pour son Moi, la moindre considération. Disons que l'humilité peut, par l'observation objective de soi-même et d'autrui, atteindre presque la perfection mais qu'un saut ultime est nécessaire pour transcender cette humilité presque absolue en humilité absolue, parachevée. L'acceptation de la mort (que réalisa Ramana Maharshi) serait l'humilité absolue. Ce saut ultime dont nous venons de parler est analogue à une grâce venue d'en haut, du Soi, et le Moi n'y est pour rien.

Dans tout le début de ce chapitre, je me suis permis d'utiliser des exemples symboliques appartenant au domaine phénoménal. Il faut se garder de les prendre pour parfaitement adéquats. Mais où prendre alors des exemples puisque ceux-ci, par leur nature même, doivent résider dans le plan phénoménal où réside notre psychisme. En fait, ces exemples aident à comprendre la différence entre dualisme (les contraires) et dualité (les inverses-complémentaires) et la possibilité de l'humilité parfaite. Ces précisions nous seront indispensables plus tard.

LE BIEN ET LE MAL

Dans la première partie de ce livre, nous avons vu que la vie humaine était régie par deux lois, la loi de l'héritage héréditaire et la loi d'inter-conditionnement. Ces deux lois se traduisent par le jeu de très nombreux facteurs, héréditaires et interconditionnels, dont les combinaisons possibles sont innombrables. Si deux vrais jumeaux ont le même héritage héréditaire, ils vivent ensuite des circonstances différentes et leur ressemblance psychologique diminue peu à peu tout au long de leur vie. Nous avons vu l'inexistence du « libre arbitre » et de la « responsabilité ».

Revenons cependant sur l'absurdité d'un fatalisme. Le fataliste a, comme tout autre homme, des désirs et des répulsions ; s'il ne fait rien pour satisfaire les premiers et neutraliser les secondes, il intervient pour modifier le cours normal des réactions humaines. Il croit ne rien faire, alors qu'en réalité il fait à contresens.

Nous voulons étudier maintenant les notions de « péchés » et de « vertus ». Elles nous mèneront à une notion plus vaste, celle du Bien et du Mal.

Le mot « péché » implique un libre arbitre et une responsabilité qui, en réalité, n'existent pas. Il est donc à bannir, pour comprendre le vrai, et le remplacer par « erreur » dont l'inverse-complémentaire est l'action exactement adaptée. Dans la religion chrétienne, si la morale a pris une

place primordiale, c'est en partie du fait de St-Paul qui a prêché cette morale avec une extrême insistance. Mais la tendance à concevoir une morale est, de tout temps, une tendance humaine fondamentale. Dans la Genèse, on voit la présence, au Paradis, de l'arbre du Bien et du Mal dont Iahvé avait interdit à nos premiers parents de manger le fruit. Eve puis Adam, induits en erreur par le Serpent, bravèrent la loi édictée par Iahvé et furent sévèrement punis. L'erreur en laquelle les hôtes du Paradis avaient été induits par le Serpent fut « l'erreur originelle » que la morale transforma indûment en « péché originel ». Certes, la Genèse est un mythe, mais d'une grande vérité symbolique.

La morale reçut une forte impulsion du fait des « *Commandements de Dieu* » imposés par Moïse au peuple juif. Dès qu'une interdiction légale est imposée, le Bien et le Mal sont affirmés selon que l'interdiction est respectée ou non. Remarquons que les morales des divers peuples sont différentes et que telle action interdite chez tels peuples terrestres est approuvée et coutumière chez tels autres peuples. Hitler avait promulgué une morale prêchant le délation des Juifs et leur exécution. La vision de telle action comme bonne et de telle autre comme mauvaise est tout à fait relative puisqu'elles dépendent des croyances des hommes. Nos traductions de l'Evangile montrent Jésus disant à la femme adultère : « *Va et ne pêche plus.* » Je ne connais pas les langues parlées par les Juifs à cette époque mais je pense très probable que Jésus a dit : « *Va et ne fais plus cette erreur.* » D'ailleurs notre morale a changé et il n'est plus question de lapider une femme adultère. Citons une affirmation du T'chan : « *Dès que vous avez le Bien et le Mal, la confusion s'ensuit et l'esprit est perdu.* »

Considérons la liste de ce que nous nommons, à tort, « les sept péchés capitaux » : l'Orgueil, l'Envie, la Luxure, la Gourmandise, l'Avarice, la Colère et la Paresse. Je ne sais si ce fut avec intention qu'on a mis l'Orgueil en premier, mais il mérite cette place. Il mérite le nom de « péché principal » ou, mieux, d'« erreur principale ». Voyons ceci en détail :

L'envie : un homme envie un autre homme parce que celui-ci possède quelque chose qui l'affirme et qui flatte son Orgueil tout en rabaisant l'envieux à ses propres yeux et à celui d'autrui. Aussi l'envieux hait-il celui qui l'humilie.

La Luxure : tout plaisir goûté par un homme l'affirme, du moins tout plaisir dépassant la juste mesure.

La Gourmandise : ce que nous venons de dire de la luxure s'applique également à la Gourmandise.

L'Avarice : l'avarice est l'amour, la recherche, et l'entassement de l'argent qui est une puissance affirmant le Moi.

La Colère : la colère est la réaction d'un homme atteint dans ce qu'il voit comme l'une de ses prérogatives, c'est-à-dire dans ce dont il est fier.

La Paresse : c'est la recherche d'une inaction lorsqu'un homme néglige ce qu'il voit comme un devoir ; il est honteux de son oisiveté et n'est pas fier de lui-même.

En résumé, tout ce qui affirme un homme à ses yeux et à ceux d'autrui relève de l'Orgueil. Du moins dans la mesure où un

homme se compare aux autres, ce qui est plus que fréquent.

Aussi, lorsqu'un homme progresse vers l'humilité, il échappe peu à peu aux autres « péchés capitaux ».

Ces « péchés capitaux » ne sont rien d'autre que des « erreurs capitales », c'est-à-dire des « opinions illusoires ». Et l'Orgueil est à l'origine de ces illusions.

Il est essentiel de comprendre les causes de cet Orgueil. L'homme habituel est un Moi qui existe mais le Soi qui EST est immanent en lui.

Ainsi que nous l'avons vu, cet homme, bien que le Soi soit comme endormi en lui, a l'intuition profondément subconsciente de ce Soi et tend à posséder ses attributs, son omniscience, son omniprésence, sa toute-puissance, son éternité, son bonheur absolu. J'ai connu un ami qui se souvenait qu'il s'était cru Dieu à l'âge de quatre ans et avait pensé que, si son entourage familial ne le lui disait pas, c'était pour qu'il n'en conçoive pas une vanité excessive.

Mais le Soi immanent en un homme, bien qu'endormi, se confond avec son Moi. Certes, l'homme est bien contraint de constater qu'il ne possède pas les attributs divins mais, faute de mieux, il s'efforce de s'en rapprocher autant qu'il le peut. Comme l'intuition obscure du Soi existe, chez les hommes, à des degrés très divers, ces efforts pour se rapprocher des attributs divins sont plus ou moins intenses et bien des hommes font, vers ce but, des efforts minimes tandis que d'autres s'y efforcent avec passion.

Donc l'erreur originelle n'est rien d'autre que l'opinion illusoire

selon laquelle la différence n'est pas vue entre le Moi et le Soi. Comme on le dit, tout homme est, dans sa vie subjective, le « centre du Monde ». Et les autres hommes n'ont de vraie valeur à ses yeux que dans la mesure où ils sont ses proches (par des relations familiales, ou amicales, ou amoureuses).

Le « péché originel » est, au fond, une opinion illusoire (ou erreur) qui ne méritait aucune punition mais un enseignement juste relevant de la Métaphysique. D'ailleurs, même si cette erreur avait été un sacrilège librement voulu, on voit mal pourquoi toute la descendance du premier homme serait vouée à souffrir.

Non, tel que l'homme a été créé, il était destiné à tomber dans le piège de l'erreur originelle ; et ceci dépend, comme toute chose, de la constitution de l'Univers tel qu'il est, conçue par Dieu même de toute éternité et dont les causes nous échapperont toujours.

Revenons au mythe, riche d'enseignement, de la Genèse. Le Serpent, le Tentateur, le menteur assure le couple naïf d'Eve et d'Adam que, s'ils mangent le fruit de l'arbre du Bien et du Mal, « Ils seront comme des Dieux » et que la mort dont Iahvé les a menacés est une menace vaine. En réalité, la punition tomba sur les êtres humains et toute leur descendance : ils mourront et connaîtront bien des malheurs durant leur vie transitoire ; la notion du Moi et de ses absurdes prétentions apparaissent (Adam et Eve cachent leur nudité pour masquer ce qu'elle a de laid) et ne reste au premier couple, de leur possibilité divine, que l'immanence du Soi en eux, mais du Soi endormi et transcendant. D'autre part, ils conçoivent fatalement les notions de Bien et de Mal avec leurs

conséquences malheureuses : le Mal est guetté par le remords et le Bien l'est par l'Orgueil.

Notons que l'Orgueil n'a pas attendu l'« erreur originelle » pour apparaître dans la psyché humaine ; en effet, l'erreur d'Eve, lorsqu'elle tombe sous l'influence du Serpent, a été déterminée par la promesse de celui-ci : « *Vous serez comme des Dieux.* » Il est facile de voir que, cette promesse étant séduisante, nos premiers parents s'en trouvent flattés dans leur Orgueil. Iahvé a créé l'homme « *à son image et ressemblance* » mais ne l'a pas fait égal à Lui. L'Orgueil d'Adam et Eve les pousse à devenir « *comme des Dieux* », ce qui représente, en eux, l'Orgueil suprême.

J'ai longuement utilisé le mythe symbolique de la Genèse parce qu'il éclaire partiellement la ressemblance de l'homme à Dieu et l'erreur originelle qui rend l'homme infiniment inférieur à Dieu du fait de son Ignorance et de toutes ses opinions illusoire. Il montre aussi que L'Orgueil ne fait pas seulement partie des « erreurs capitales » mais qu'il joue, envers les autres erreurs, un rôle principal.

Dès que l'homme tombe dans les opinions illusoire, conséquences de L'Orgueil, la façon dont fonctionne son intellect change complètement ; celui-ci confond la dualité juste du monde phénoménal avec un dualisme qui lui donne, sur toutes choses, des opinions fausses. Les divers hommes voient toutes choses différemment et leurs vies sont des labyrinthes si inextricables que Socrate parvient à la conclusion suivante : « *Si je suis certain de quelque chose, c'est que je ne sais rien.* »

Concluons : l'Orgueil est l'erreur principale, il engendre tous les autres « péchés capitaux », il joue au cours de tout le fonctionnement de l'homme habituel, non réalisé. Celui-ci fait toujours quelque chose (sauf durant le sommeil profond) et toute activité affirme l'homme, même sa pensée et son monologue intérieur, parce que toute activité nourrit son illusion d'être et le rend aveugle à son rôle réel de « pantin conditionné », pantin qui ne fait qu'exister. Descartes a fondé sa philosophie en partant de sa célèbre phrase « *Je pense donc je suis* », ce qui est entièrement faux. Je m'affirme en marchant, en faisant n'importe quoi, même la chose la plus insignifiante.

Si l'on donne à l'Orgueil l'appellation apparemment plus modeste d'amour-propre, il nous est encore plus évident que l'Orgueil imprègne la psyché humaine (quel est l'être humain qui soit dépourvu de tout amour-propre ?). L'Orgueil entraîne avec lui, avec des intensités différentes, l'ignorance qui, dans la bouche de Bouddha, désigne l'ensemble des opinions illusoires génératrices de souffrances. La recherche du bonheur, si elle est correctement dirigée, ne pourra aboutir que par la disparition, difficile à obtenir, des opinions illusoires et, avant tout, de l'Orgueil qui en est l'origine principale.

CONDITIONNEMENT DE LA REALISATION

Il est possible que vous voyiez une contradiction entre le moyen d'obtenir l'humilité parfaite — moyen dont je parlerai plus tard — et la notion de l'homme « pantin conditionné », sans libre arbitre ni responsabilité. Il me faut expliquer cette apparente contradiction. A part Ramana Maharshi qui n'eut qu'à simuler sa propre mort corporelle (ce qui était accompagné par l'acceptation de cette mort) pour entrer dans une évolution spontanée qui le mena, en deux ans et d'une façon tout aussi spontanée, à sa Réalisation, tous les Grands Maîtres assumèrent des tentatives-impasses qui durèrent plus ou moins longtemps et dont ils eurent à se dégager pour chercher d'autre façon. Relisez l'histoire de Bouddha lui-même qui perdit des années dans l'étude de la philosophie, et cela sans succès, puis dans une ascèse dont il faillit mourir, avant de s'asseoir, en suspendant toute pensée, sous l'arbre de la Boddhi et y parvenir à la Réalisation.

En réalité, l'atteinte de la Réalisation est conditionnée tout d'abord par quatre facteurs :

- 1) par la connaissance de la possibilité théorique de cette réalisation ;
- 2) par le désir tenace de l'obtenir et d'être ainsi à l'abri de toute souffrance ;
- 3) par la rencontre d'un enseignement juste ;
- 4) par l'intensité et la finesse de l'intuition métaphysique du sujet.

Ces conditionnements étaient dans le destin des Libérés Vivants ; sinon, ils seraient restés semblables à tous les autres hommes habituels. Ne parlons pas là d'injustice ; d'une façon ou d'une autre, tous les humains sont conditionnés différemment ; telle femme est belle, telle autre laide ; tel homme est intelligent, tel autre est sot. Nous avons dit plus haut que les divers conditionnements sont innombrables et tous différents. Dans ce domaine, l'égalité n'existe pas.

Étudions les quatre conditionnements que nous avons cités :

- 1) Savoir la possibilité théorique, pour l'homme, d'une Réalisation qui le délivre de toute souffrance et lui confère un bonheur absolu et éternel. La plupart des hommes ignorent totalement cela ;
- 2) le désir tenace d'atteindre cette Réalisation théoriquement connue. Cette question est très complexe. J'ai dit « désir tenace », car aucun homme n'apprend la possibilité de la Réalisation sans apprendre en même temps son extrême rareté et l'extrême difficulté qu'il y a à l'obtenir ;
- 3) cependant les êtres qui cherchent la délivrance ne sont pas absolument exceptionnels ; mais leur mobiles peuvent être fort différents.

Il est un mobile, auquel personnellement je ne crois pas, mais qu'expose dans l'un de ses livres le Pr D.-T. Suzuki ; selon lui, bien des hommes cherchent la Réalisation pour pouvoir la communiquer à autrui. Mais ces hommes savent-ils si, une fois « réalisés », ils auront le dessein d'être des prosélytes ? Le T'chan n'est pas une religion avide de conquêtes et l'homme réalisé voit toutes choses comme égales dans le plan phénoménal où vit son prochain.

Le désir du Bonheur Absolu ! Mais nous ne pouvons pas avoir la moindre idée de ce Bonheur Absolu et Eternel. Un désir plus juste est le désir d'être délivré à jamais de toute souffrance possible. Mais le conditionnement que nous cherchons à comprendre n'est pas là car, tout désir supposant l'imagination de tel ou tel état intérieur, nous ne pouvons, dans le bonheur, imaginer et désirer l'état inverse, ni, dans le malheur, imaginer et désirer un bonheur qui pourrait nous revenir d'un jour à l'autre. Nos états intérieurs, dans l'instant, nous paraissent éternels.

4) On peut voir, chez certains, une ambition orgueilleuse de parvenir à la Réalisation parce qu'ainsi le sujet se verrait supérieur à tous les hommes habituels. L'Orgueil toujours.

En réalité, les quatre facteurs conditionnants que nous avons vus au début de ce chapitre, s'ils ne sont pas sans action et si leur présence est même indispensable, ne sauraient contenter notre curiosité sur le conditionnement de la Réalisation. Nous ne pouvons connaître un destin dans tous ses aspects. Disons donc que tous les hommes qui sont parvenus à la Réalisation suivirent nécessairement les méandres d'une prédestination qui nous échappe comme tout « avenir ».

Un mot sur notre époque actuelle : il est aisé de voir, de nos jours, le triomphe remporté par les recherches phénoménales sur les recherches métaphysiques. Les prétendus progrès réalisés dans le plan phénoménal enivrent les esprits. Certains de ces « progrès » méritent leur nom d'une façon partielle mais, dans l'ensemble, les gens sont-ils plus heureux et plus sages parce que les engins de déplacement sont de plus en plus

rapides, parce que nous désintégrons ou fusionnons les atomes ? Les instincts pervers des hommes se jettent sur ces prétendus « progrès ». Même les facilités que les progrès apportent dans la vie courante ne donnent, après un émerveillement momentané, aucune amélioration des mœurs des gens. De temps en temps un intellectuel idéaliste, comme le fut Aldous Huxley, est persuadé que c'est l'homme qui devrait progresser en sagesse, en bonté, etc. Il le dit, il l'écrit, il agit en formant des groupes de gens sages. Mais comment ne pas voir que cette « bonne volonté » est une goutte d'eau dans la mer !

Cette évolution vers le « progrès » dans le plan phénoménal amène à penser que l'ambiance de notre temps devient de plus en plus défavorable à la spiritualité humaine et à l'apparition d'hommes réalisés. L'humanité actuelle, toute fière de ses progrès dans le plan matériel, s'enfonce de plus en plus dans l'ignorance. Et la fréquence et l'intensité des hostilités entre les nations et à l'intérieur même de celles-ci en est le résultat. Evidemment, il n'est pas impossible qu'un homme, ou plusieurs même, perdus en des lieux lointains et isolés (plutôt en Asie qu'ailleurs), aient obtenu la Réalisation et vivent encore, réalisés, sans avoir la moindre raison de se faire connaître. Les hommes que l'on connaît et qui se disent réalisés sont relativement nombreux en Indes et au Népal mais tout ce que j'ai pu savoir sur eux me donne plus que des doutes sur leur prétention. Cette évolution actuelle de l'humanité ne saurait étonner celui qui sait que notre âge est celui du Kali-Yuga. Cet âge catastrophique semble approcher de sa fin, fin qui sera suivie d'un retour au premier âge, celui de l'Age d'Or.

Cela est dans l'ordre cosmique et les hommes, même s'ils comprenaient qu'ils ont eu la malchance de naître à la fin du Kali-Yuga, n'y pourrait remédier évidemment en aucune façon. En tout cas, il faut reconnaître que l'homme qui cherche actuellement la Réalisation se trouve devant des obstacles particulièrement grands.

COMMENT OBTENIR LA DIMINUTION PROGRESSIVE DE L'ORGUEIL

Nous retrouvons ici la question capitale du passage de la compréhension intellectuelle ou théorique à la Connaissance vécue en pratique. Nous en avons déjà parlé dans la troisième partie de ce livre (*). Mais il est nécessaire ici de préciser certains points.

La première idée de l'homme qui a compris que l'Humilité Parfaite était la clef de la Réalisation est de cultiver l'humilité en lui. Mais, comme l'amour-propre de l'homme habituel existe en lui d'une manière constante tandis qu'un comportement vraiment humble lui est encore impossible, il ne saurait en être question. Tant que la Réalisation n'a pas eu lieu, l'être humain, dès son âge le plus tendre, dès que son intellect apparaît, se considère comme étant son Moi ; et la compréhension du Soi, même si on l'expliquait à un enfant, est impossible. C'est seulement à l'âge de l'adolescence que la notion du Soi, exposée par un maître ou par un livre, pourrait parfois être comprise d'une façon évidemment théorique. Donc le Moi est toujours présent, constamment présent et actif à partir du moment où l'intellect s'éveille chez le bébé lors de son initiation au langage. En somme, avant la Réalisation, jamais l'homme ne vit un véritable moment d'humilité. Comment, par conséquent, cultiverait-on en soi l'humilité s'il n'en existe pas la moindre graine ?

Ce que je viens de dire peut vous étonner et même vous

révolter. Vous penserez à bien des personnes de votre connaissance qui ne font montre d'aucun amour-propre. L'homme poli, bien élevé, « civilisé », ne fait pas montre de son amour-propre ; mais la non-manifestation de L'Orgueil, Orgueil qui juge les autres et en pense peu de bien, n'est pas l'humilité. Lorsque j'étais tout jeune enfant (je me souviens de cette anecdote), j'étais porté dans les bras d'une parente adulte ; celle-ci s'arrêta devant une ferme et bavarda avec la vieille fermière qui était édentée. Je dis soudain : « Mais la dame, elle a plus de dents » et la pauvre vieille répondit : « Comme les enfants ils sont méchants » Je n'étais pas encore bien élevé, « civilisé ».

La vie sociale serait impossible, pleine de luttes et de haines, si chacun disait aux autres ce qu'il pense d'eux. Mais cette discrétion destinée à protéger une certaine paix entre les humains n'a rien à voir avec l'humilité. Elle montre plutôt qu'on ménage L'amour-propre d'autrui, qu'on évite de le vexer, pour ne pas s'en faire un ennemi parfois dangereux. Que de propos aimables n'empêchent pas ceux qui les tiennent de « n'en penser pas moins » ! Que de pieux mensonges ! Et c'est l'amour-propre de l'homme bien élevé qui lui dicte cette attitude, non la véritable humilité.

En somme, L'amour-propre, le souci primordial de soi, dès le début de la vie, s'implante profondément et si solidement dans la psyché qu'une pure humilité est impossible tant que la mort spirituelle de ce Moi n'a pas eu lieu. Seule la Réalisation fait apparaître cette pure humilité, seule véritable.

L'homme ne peut tendre à renforcer peu à peu une véritable humilité qu'il n'a pas. C'est à son amour-propre que son

attention doit être consacrée pour le débusquer, le reconnaître, avec la certitude que c'est lui qui met tant de souffrances dans la vie, alternant avec des bonheurs précaires venant du contentement de soi-même.

Cependant, si l'humilité parfaite, seule véritable, peut envahir l'homme brusquement (la Réalisation) dans le bouleversement total et instantané de sa psyché, cela ne signifie pas l'impossibilité que ce bouleversement soit précédé par la progression d'une humilité partielle, imparfaite.

Celui qui a compris maintes fois et profondément que l'humilité est l'unique but désirable, et que son amour-propre et ses manifestations sont stupides, vulgaires, et l'éloignent du Bonheur absolu, répugne à s'attarder à tout ce qui le flatte. Aimer l'humilité parce qu'elle seule nous mène vers le bonheur et détester l'Orgueil parce qu'il a des conséquences opposées, telle est l'attitude juste.

Cette compréhension théorique se transformera peu à peu en Connaissance vécue quand l'homme, au cours de sa vie, sera le plus possible aux aguets des manifestations (extérieures ou simplement intérieures) de son Orgueil et les réprouvera comme déplaisantes et nuisibles.

Il est impossible d'observer l'apparition en soi d'une humilité partielle car l'humilité n'a pas de manifestations observables. Ce qui est possible, c'est de constater qu'en une occasion habituellement flatteuse et fort agréable, l'homme qui a progressé se sent moins flatté et en éprouve un moindre agrément. Mais cette observation n'est pas à recommander car elle risquerait de déclencher en l'homme l'orgueil d'avoir

progressé dans l'humilité. Cet « orgueil d'être humble » me rappelle une anecdote amusante, celle d'un évêque disant : « Quant à l'humilité, je ne crains personne. » St-François d'Assise est un exemple typique de « l'orgueil d'être humble ».

En somme, tout le travail d'auto-observation et d'observation d'autrui doit porter sur l'orgueil et ses diverses modalités, L'amour-propre, la vanité, la prétention, la présomption, la susceptibilité, la vantardise ou éloge de soi-même, etc.

Pourquoi la juste connaissance nous rend-elle capables d'être aux aguets de notre Orgueil congénital et non pas d'une humilité partielle obtenue. C'est parce que l'Orgueil est, hélas, la règle « normale » dans les agitations du Moi pour simuler au moins la Réalisation. Quand je dis « normale », je veux dire seulement « habituelle », généralisée chez la totalité des hommes subissant les conséquences de l'« erreur originelle ». L'Orgueil étant la règle en pratique, l'homme est tout à fait capable d'en reconnaître les manifestations auxquelles il est habitué ; l'humilité n'étant qu'une brèche momentanée dans une attitude habituelle d'amour-propre ou une diminution générale de cette attitude, l'homme voit aisément l'amour-propre constant qui lui reste et non ce qui en prouverait la diminution. Au fond, on pourrait définir l'humilité comme une diminution de l'amour-propre habituel, ou comme sa disparition chez l'homme libéré.

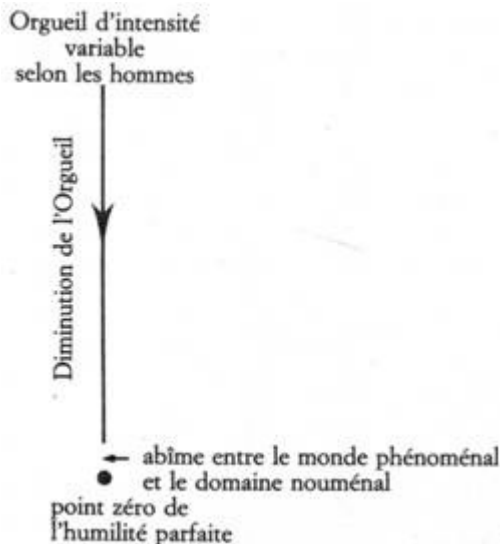
Une autre façon, excellente, de porter des coups à l'Orgueil, ce sont les humiliations. Pour utiliser une humiliation, il faut faire des efforts pour l'accepter, en reconnaissant sans restriction que la circonstance qui vous a humilié était parfaitement méritée. D'autre part, on s'efforcera de ne pas ruminer cette

souffrance et sa cause, de fixer son attention sur tout autre chose, sans oublier pour cela qu'on a reçu une information bénéfique très importante. Cette façon d'accueillir une humiliation et d'en garder le précieux souvenir n'est pas habituelle. Il m'est souvent arrivé de dire à l'un de mes patients : « Comment vexé ? Pas du tout, j'ai eu seulement beaucoup de peine. » Cette réponse est si banale que je m'y attends toujours. Parfois, celui qui désire la disparition de son Orgueil, se rend compte lui-même qu'il est vexé par telle ou telle attitude de quelqu'un d'autre ; il a avantage à faire ce même travail d'acceptation qui demande parfois beaucoup de patience.

L'Humilité parfaite est une des caractéristiques de l'homme Réalisé. En effet, son Moi est spirituellement mort et cet homme accueille très simplement ce qui pouvait autrefois blesser ce Moi qui lui est maintenant tout à fait indifférent.

Ce que je viens de dire à propos d'une diminution de l'Orgueil demande un complément. On pourrait penser que, dans la mesure où l'Orgueil diminue, l'Humilité progresse. Ceci n'est pas exact. On peut se servir d'un diagramme pour éclaircir cette question. Nous avons vu que l'Humilité parfaite est un zéro d'Orgueil ; je la figure par le point inférieur de mon dessin. Au-dessus de ce point, je trace une ligne verticale qui représente, dans son ensemble, la diminution de l'Orgueil. Ce trait descend, certes, vers le zéro, mais un petit intervalle représente ce que le T'Chan appelle l'abîme situé entre le phénoménal et le nouménal. J'en ai déjà parlé un peu, et du saut instantané que l'éveil du Soi accomplit en l'homme parvenu à ce stade. En effet, tout ce que l'homme peut faire pour obtenir la diminution de son Orgueil appartient au monde

phénoménal et ne saurait donc avoir la moindre action sur le saut franchissant l'abîme et parvenant au nouménal. L'Homme ne peut conquérir la Réalisation, il peut seulement, par l'humilité presque parfaite, s'ouvrir à l'Éveil du Soi.



Ce que nous venons de voir et qu'illustre notre diagramme nous éclaire sur ce qu'on nomme la Voie Négative. En effet, si nous étions conscients du degré d'humilité qui est le nôtre en marge de l'amour-propre qui joue constamment en nous, nous pourrions nous efforcer directement d'augmenter cette humilité partielle. Ce serait là une voie positive. Mais, nous l'avons vu, cette perception de notre degré d'humilité est impossible. Nous ne pouvons obtenir une augmentation progressive de notre humilité qu'en détruisant, par une lente érosion, notre Orgueil. Je vous en propose un exemple figuratif. Supposons un ensemble de constructions (symbolisant l'Orgueil) bâties sur un terrain, et que, pour une

raison quelconque, je veuille ardemment jouir de ce terrain nu (symbolisant l'Humilité). Je ne puis rien faire pour exaucer mon vœu en faisant des efforts sur le terrain lui-même puisqu'il est encombré de bâtisses. Je devrai donc détruire avec de grands efforts ces bâtisses détestables. Je devrai démolir les constructions, débarrasser le terrain des débris, et j'aurai abouti sans rien faire de plus ; mon terrain sera plat et nu sans que je me sois occupé le moins du monde de ce terrain lui-même. Or démolir est négatif et la voie que j'ai suivie doit être dite « voie négative ».

La conclusion de ce chapitre sera donc : « Détruisez progressivement votre Orgueil. Quant à l'Humilité qui est votre vrai but, ne vous en occupez pas et laissez-la grandir sans chercher même à vous en rendre compte. »

Le Courrier du Livre
Extrait du catalogue

Dr H. Benoit, La Doctrine suprême selon la pensée zen
R. Linssen, Bouddhisme, Taoïsme et Zen
K. Graf Dürckheim, Le Zen et nous
C. Durix, Cent clés pour comprendre le Zen
Krishnamurti, De la Connaissance de Soi
Krishnamurti, Au seuil du silence
D. T. Suzuki, Le Non-mental selon la pensée zen
K. Graf Dürckheim, Méditer, pourquoi et comment
La Bhagavad-Gîtâ, traduite du sanscrit par A. Kamensky
Itsuo Tsuda, Le Non-faire Paul Sérant, René Guénon
J. G. Bennett, Gurdjieff, artisan d'un monde nouveau
K. Graf Dürckheim, Hara, centre vital de l'homme
G. et A. G. Verne, Les deux portes de la femme obscure.
J. G. Bennett, Les Maîtres de Sagesse

— Dernier catalogue sur simple demande —

Dr Hubert Benoît

LA DOCTRINE SUPREME
SELON LA PENSEE ZEN

Préface du Swami Siddheswarananda

Un volume 13,5 X 21,5 de 286 pages

La doctrine traditionnelle du Bouddhisme Zen est ici présentée d'une manière accessible au lecteur occidental. Ce lecteur pourra constater que l'aspect purement chinois du Bouddhisme mahayaniste, ce Zen qui constituait pour un Occidental une énigme presque indéchiffrable, se trouve dépouillé dans cet ouvrage de son apparence exotique et exprimé sous une forme dialectique familière à l'Occident. Praticien de l'analyse psychologique, le Dr Benoît a pu nourrir sa pensée de la profonde compréhension qu'apporte l'observation clinique : cette compréhension jointe à l'expérience personnelle, confère au livre une fraîcheur, une allure directe, qu'aucun ouvrage académique n'eût pu avoir.

Dr. D.T. Suzuki

LE NON-MENTAL
SELON LA PENSÉE ZEN

Traduit de l'anglais par le Dr H. Benoit

Un volume 13,5 X 18 de 220 pages

L'Occident découvre actuellement le Bouddhisme Zen, cette extraordinaire doctrine qui naquit en Chine, au 6^e siècle de l'ère chrétienne, de l'interprétation du Vedanta par le génie extrême-oriental. Ceux d'entre nous qu'anime la curiosité de la condition humaine pressentent avec de plus en plus de netteté la valeur incomparable de cet enseignement.

Le Dr. D.T. Suzuki fut Professeur de Philosophie Bouddhiste à l'Université de Kyoto (Japon). Sa compréhension des choses spirituelles, sa vaste culture, son érudition, sa connaissance parfaite du sanscrit, du pali, du chinois, du japonais, font de lui la plus haute autorité contemporaine du Zen. Il connaît également d'une manière approfondie la pensée et les principales langues de l'Occident, ce qui le qualifie pour nous enseigner.

« The Zen Doctrine of No Mind » est l'une des œuvres capitales du Dr. Suzuki. Ces commentaires du Sutra de Hui-neng, le Sixième Patriarche, traitent en effet le problème central du Zen ; nous sommes là au point ultime que puisse atteindre l'intuition intellectuelle de l'être humain lorsqu'il s'interroge sur lui-même ; et la pensée de Hui-neng représente la forme la plus pure, la plus subtile, et la plus

pénétrante de toute la doctrine Zen.

[1] C'est à tort que l'enseignement initiatique extrême-oriental n'est connu en France que sous le nom de Zen. Lorsque Boddhidarma vint en extrême-Orient, vers le VIIe siècle, pour y apporter l'enseignement du Bouddha, c'est en Chine qu'il se rendit. Là, le Bouddhisme fut compris et adapté au génie chinois sous le nom de Ch'an, forme la plus pure de cet enseignement. Ensuite le Ch'an, passant par la Corée, parvint au Japon où il donna naissance à de nombreuses sectes bouddiques japonaises, dont le Zen. En réalité ceux qu'on appelle « Les Vieux Maîtres » étaient chinois et vécurent en Chine. Le Zen s'est bientôt dégradé et les Européens qui vont actuellement dans un monastère Zen n'y trouvent plus l'enseignement pur du Ch'an. Aussi préférerais-je, dans ce livre, me référer au Ch'an plutôt qu'au Zen.

[2] Cette triade triangulaire ne doit pas être confondue avec la « Sainte Trinité » catholique qui est une triade linéaire.

[3] Cf. De l'initiation, Jean d'Encausse. Ed. Le Courrier du Livre.

[4] L'axe du ciel, cf. René Guénon, Le Symbolisme de la Croix, chap. XXIII.

[5] Cette utilisation de la souffrance n'implique ici, évidemment, ni ascèse ni, a fortiori, masochisme.